

FÉVRIER.—1904.

x



LA DERNIÈRE GERBÉ, par M. MAURICE LÉLOIR.



## UN PROBLEME D'ECONOMIE SOCIALE

*Divina natura dedit agros, ars humana  
œdificavit urbes. Varro, Res. Rom., III, 1.*

La divine nature nous a donné les champs,  
l'art de l'homme a bâti les villes.

### I

**L** est une question qui a déjà fait le sujet de bien des discussions et de bien des écrits de la part de nos économistes, mais dont la solution ne paraît pas encore avoir été trouvée. Cette question, c'est celle que fait naître le courant qui entraîne une si grande partie de la population de nos campagnes vers les villes et les centres manufacturiers, au détriment de l'agriculture.

Pour justifier le titre qui se lit en tête de la présente étude, il faut commencer par prouver que cette question est bien un problème d'économie sociale et, premièrement, bien définir certains des termes dont il y a lieu de se servir pour arriver à sa solution. D'abord, qu'entend-on par économie sociale? C'est la science des conditions morales

et matérielles des sociétés dans leurs relations avec le travail, d'une part, et de l'autre part, avec la production, l'accumulation et la distribution des richesses. Si, maintenant, l'on recherche comment le travail amène dans la société la production d'abord, produit ensuite l'accumulation, puis nécessite enfin la distribution des richesses, l'on se trouve en face de trois grands principaux facteurs qui sont l'agriculture, l'industrie, le commerce. Bien que l'agriculture et l'industrie soient les deux grands producteurs et accumulateurs de la richesse sociale et que le commerce en soit le principal distributeur, il n'en est pas moins un fait acquis que, sans l'agriculture, les deux autres facteurs resteraient sans effet. Et, cela est facile à prouver. L'homme, quelle que soit sa position dans la société, quelle que soit l'action qu'il exerce sur elle, moralement ou matériellement, ne peut conserver son pouvoir de travailler à l'accomplissement de la mission que Dieu lui a confiée que lorsqu'il est en possession pleine et entière, non seulement de sa force morale, mais encore de sa force physique. Il lui faut se nourrir pour posséder cette force physique indispensable pour travailler et c'est pour cela que Dieu a institué l'agriculture la mère nourricière de la société. Tout ce qui concerne l'agriculture concerne donc directement l'économie sociale, et, partout et toujours, cette dernière est compromise dans son fonctionnement, lorsque l'agriculture souffre. Or, ce courant qui entraîne une grande partie de la population de nos campagnes vers les villes et les centres manufacturiers agit au détriment de l'agriculture et, conséquemment, de l'économie sociale.

Comme il est dit plus haut, cette question a été étudiée, scrutée même, minutieusement par nos économistes. On lui a assigné plusieurs causes telles que, entre autres, le luxe, l'ivrognerie, l'amour du plaisir, du bien-être, même l'esprit d'aventure qui serait un trait de notre caractère

national. Inutile donc de revenir sur l'étude de ces diverses causes du dégoût pour l'agriculture qui semble s'emparer d'une manière chronique de notre jeunesse des campagnes. Mais, il y a une autre cause qui n'a pas été mentionnée ou qui l'a été si peu qu'on ne l'a pas même discutée et qui, pourtant, paraît être l'une de celles qui expliquent le mieux ce dégoût qui deviendra désastreux dans ses effets sur la prospérité nationale, s'il continue à s'accroître. Quelle est cette cause qui n'est pas nouvelle, mais qui pourtant semble l'être pour bien des personnes auxquelles l'on a l'occasion de la communiquer?

C'est l'éducation! Ce n'est qu'avec hésitation que cette cause est mentionnée car, dans ce nouveau siècle qui sera probablement encore plus éclairé que celui qui vient de s'éteindre, faire mine de jeter un blâme quelconque sur l'éducation, c'est s'exposer à se faire moralement lapider. Et, pourtant, il est vrai que l'éducation est pour beaucoup dans l'abandon de l'agriculture par notre jeunesse agricole. Evidemment, ceci demande explication.

Il faut encore, ici, recourir aux définitions, afin d'être clair et bien compris. Il importe surtout de bien faire ressortir la différence qu'il y a entre les deux mots: instruction et éducation. Bien que, dans un certain sens, l'un puisse se prendre pour l'autre dans l'esprit de certaines gens, ils offrent, cependant, un sens distinct. Pour un grand nombre, l'instruction se limite à l'enseignement scolaire dont elle est synonyme. Pour ces mêmes personnes, le mot éducation a un sens beaucoup plus large et peut se définir ainsi: Action de développer les facultés physiques, intellectuelles et morales de quelqu'un. C'est dans ce sens qu'il est pris pour en parler ici et pour avancer que l'éducation ainsi comprise, telle qu'elle est donnée, très généralement, dans la famille et à l'école, à nos enfants de cultivateurs est l'une des causes de leur dégoût pour l'agriculture. Précisons.

Il y a environ cinquante ans, l'instruction était très peu répandue, en comparaison de ce qu'elle l'est aujourd'hui, dans la classe agricole. Le curé de la paroisse, de temps à autre, découvrait à l'école élémentaire un enfant remarquablement développé au moral et conseillait de lui faire donner une instruction supérieure, dont il faisait souvent lui-même les frais, dans l'espoir d'en faire une recrue pour le sacerdoce. Rarement il se trompait, mais, si la chose arrivait, alors, l'élu de la science devenait avocat, médecin ou notaire, et il est glorieux pour la classe agricole que l'on puisse proclamer que ce sont ces recrues de l'intelligence faites dans son sein qui nous ont donné presque tous nos grands hommes. Les autres enfants, après avoir acquis un léger bagage d'instruction, retournaient au sillon. Mais, peu à peu, les écoles se sont développées, des collèges commerciaux se sont ouverts, de nouveaux collèges classiques ont pris naissance. Enfin, l'instruction, ou l'enseignement proprement dit, a été mis à la portée de tout le monde. Pendant cette phase de développement, un autre phénomène se produisait dans un autre sens. Les bonnes terres d'autrefois s'épuisaient sous l'effet d'une mauvaise culture routinière. Le cultivateur s'appauvrisait, prenait sa position en dégoût et cherchait à y soustraire ses enfants. Ceux-ci, attirés hors de leur milieu par la facilité des communications produite par l'ouverture des voies ferrées, entendant d'un côté leurs parents crier que l'agriculture est un pauvre métier, apprenant de l'autre, dans leurs voyages, à apprécier le travail des manufactures ou la pratique des professions libérales, poussés de plus vers une instruction supérieure par leurs propres parents qui ne manquaient pas de leur dire que c'est l'acheminement vers une bien meilleure position que celle de cultivateur, se sont dirigés en foule vers l'école, l'académie, le collège où cette instruction leur était rendue facile. Le résultat

a été que l'agriculture a perdu, dans leur estime, la place qu'elle a réellement le droit d'occuper dans la société et qu'elle voit ses fils la priver du secours de leurs bras rendus impropres au travail de la terre, paralysés qu'ils sont devenus par l'instruction mal dirigée. Les mots "homme instruit" sont devenus l'antithèse du mot "cultivateur", et, cela à un tel point que, même aujourd'hui qu'il se produit une certaine réaction contre un tel état de choses, il faut à un homme instruit une forte dose d'indépendance morale et même de courage pour se faire agriculteur et cela parce que, d'une part, le cultivateur non instruit se moque des cultivateurs qui, soit disant, prennent leur science agricole dans les livres et que, de l'autre part, les gens instruits prennent en pitié celui qui, à leur point de vue, gaspille sa science en la consacrant à l'agriculture. Et, qu'on ne dise pas que ce tableau est chargé. Ce sont choses prouvées par l'expérience de tous les jours. Préjugé que tout cela! disent les bien-intentionnés, et cela dit, ils ont tout dit. Préjugé, oui! mais, il ne suffit pas de le constater; il faut, de plus, chercher à le détruire. Comment? voilà la question.

En cherchant à répondre à cette question, il faut d'abord combattre un argument déjà opposé à ceux qui l'ont voulu discuter. "Vous prétendez," dit-on, "que c'est l'éducation qui détourne les fils de cultivateurs de l'agriculture. Alors, vous êtes contre l'éducation en agriculture." "Non," répondons-nous. "Nous sommes contre les fils de cultivateurs qui, étant instruits croient ne plus devoir faire, eux-mêmes, des cultivateurs. Nous sommes contre l'éducation donnée de telle façon qu'elle les éloigne de l'agriculture. Nous sommes contre le courant qui fait que nos collègues de campagne regorgent de fils de cultivateurs qui vont là chercher la science, pour devenir quelques-uns d'excellents prêtres ou des avocats, médecins et notaires d'avenir; mais la plupart, pour être dérobés à

l'agriculture et devenir des hommes de profession sans talent, sans vocation, qui encombrant les carrières dites libérales et dont la plus grande partie ne peuvent trouver d'autre occupation que celle de servir de caudataires à sa majesté platonique. Parmi ceux-là, combien il y en a que le préjugé mentionné plus haut empêche de retourner au champ qu'ils n'auraient jamais dû quitter. Voilà contre quoi nous sommes. Par contre, nous sommes en faveur d'une éducation qui apprendrait au fils de cultivateur que l'agriculture est, après le sacerdoce, la plus noble des positions auxquelles un homme puisse aspirer; que l'agriculteur est d'autant meilleur cultivateur qu'il est plus instruit dans son art; que l'agriculteur instruit est le facteur le plus puissant de la prospérité nationale." Comment lui procurer cette éducation? Voilà le nœud du problème à résoudre. L'on va dire: mais, vous parlez de réformer un état de choses déjà loin. Tout est changé pour le mieux maintenant. L'on enseigne l'agriculture à l'école. L'on a de bons manuels d'agriculture à mettre entre les mains des instituteurs, des institutrices. Ils sont obligés, par les règlements, d'enseigner la matière de ces manuels. Et puis, nous avons des écoles d'agriculture. Tout ceci est vrai. Mais, comment cela fonctionne-t-il? Vous mettez un manuel d'agriculture dans les mains d'une maîtresse d'école de dix-huit ans et vous lui dites d'en faire la matière de leçons à ses élèves, de temps en temps. Elle le fera. Mais, si vous l'interrogez sur le résultat obtenu, elle vous répondra: comment voulez-vous que nous ayons du goût à enseigner une chose que nous ne connaissons que par à peu près et que, surtout, nous puissions y intéresser nos enfants? Vous avez des écoles d'agriculture. Oui! Demandez aux professeurs qui les dirigent ce qu'ils pensent de plusieurs du nombre fort restreint des enfants qu'on leur envoie à peu près incapables d'écrire sous dictée le cours théorique donné avant le



cours pratique et qui, trop peu instruits pour bien saisir le sens des choses enseignées, sortent de l'école sans avoir appris grand'chose et s'en vont ensuite servir d'arguments à ceux qui crient contre la science en agriculture et qui les citent comme exemple de la prétendue inefficacité de ces écoles.

Il manque donc quelque chose à tous ces efforts qui ont été faits et qui se font encore pour faire aimer l'agriculture aux enfants de la campagne et pour les conserver à cet état si beau, si noble, mais qu'ils savent si peu apprécier. Comment trouver ce quelque chose? En prenant pour point de départ de sa recherche cet axiome accepté par tous les éducateurs: "Il faut que chacun soit instruit selon le milieu dans lequel il doit vivre." C'est un axiome dont l'application est si bien faite en une phrase écrite il y a déjà quelques années dans un travail sur l'éducation, dû à la plume d'un de nos hommes politiques alors en vue, que cette phrase mérite d'être citée ici:

" Si une société bien constituée doit former par de vigoureuses études ceux de ses jeunes citoyens qui sont destinés à composer ce qu'on peut appeler le corps dirigeant de la nation, il est non moins important de pénétrer nos populations rurales de l'idée que ce ne peut être que le petit nombre qui ait à acquérir les soins d'une éducation supérieure et que, d'un autre côté, la plupart des enfants, dans nos campagnes, étant destinés à faire des cultivateurs ou des artisans, il faut bien approprier l'enseignement primaire aux besoins de l'agriculture et des arts mécaniques."

Que l'on instruisse donc l'enfant de la campagne, mais qu'on lui donne l'éducation qui lui convient pour la position de cultivateur qu'il doit occuper plus tard. Cette éducation, elle doit se commencer dans la famille, se développer systématiquement à l'école primaire, à l'école supérieure, puis se compléter à l'école d'agriculture et

recevoir son complément final à l'université. Et, c'est cette dernière étape de cette éducation spéciale qui nous manque et qui fait que nous n'avons pas plus de succès dans nos tentatives d'instruire l'enfant d'agriculteur pour l'agriculture. Cet avancé peut paraître étrange, mais il est prouvé par les faits. Si l'on veut bien instruire, ayons de bons professeurs; si l'on veut avoir de bons professeurs, formons-les. Ceci est vrai pour l'éducation en vue de l'agriculture comme pour tout autre système d'éducation. La base du système dont il est actuellement question c'est donc la chaire agronomique et d'économie rurale à l'université. L'idée n'est ni nôtre, ni neuve. Elle a occupé l'esprit de plusieurs de nos économistes depuis longtemps déjà et surtout, ce qui ne doit pas nous étonner, de ceux qui s'y entendent le mieux à discuter les questions d'éducation, nos prêtres et nos religieux. En effet, à l'une des séances du congrès des cultivateurs tenue à Québec, dans l'année 1893, un vœu fut présenté devant la section de la "Diffusion des connaissances agricoles," et ratifié en réunion générale du congrès. Voici le texte de ce vœu présenté par feu M. l'abbé Montminy, président du congrès: "Que nos universités soient respectueusement priées d'étudier les moyens et de rechercher les éléments nécessaires pour créer chez elles des chaires d'agronomie et d'économie rurale, où seraient donnés des cours publics gratuits." En l'année 1899 s'est produit un autre mouvement montrant chez ses auteurs l'idée dominante qu'il faut infuser l'amour de l'agriculture aux enfants de la campagne. Les révérends pères provinciaux des divers instituts de frères enseignants de notre province ont prié l'un de nos conférenciers agricoles de bien vouloir, dans ses courses de conférences, arrêter, quand la chose lui serait facile, dans leurs écoles de la campagne pour y donner une conférence à leurs jeunes élèves sur les avantages que l'agriculture offre comme carrière aux jeunes gens qui

fréquentent ces écoles. A la suite de ce mouvement, qui s'est fait d'une manière pour ainsi dire inaperçue, trente-neuf écoles ou collèges commerciaux ont été visités et la conférence en question a été donnée devant plus de six mille enfants. Un autre indice de la marche que fait, dans l'esprit de nos éducateurs, l'idée de la création de chaires agronomiques universitaires se trouve dans une résolution adoptée par messieurs les missionnaires agricoles de notre province réunis en convention publique au collège de Sainte-Anne de la Pocatière, le 17 juillet 1901, et qui se lit comme suit: "Il est résolu que les Missionnaires agricoles expriment respectueusement à Nosseigneurs les évêques et à tous ceux que la chose peut concerner le vœu que des chaires d'agronomie soient fondées à l'université Laval, tant à Québec qu'à Montréal, pour former des professeurs, conférenciers et agronomes capables de bien enseigner l'agriculture et de pourvoir à son avancement en cette province". Voici des preuves qui démontrent bien qu'il est dit avec raison, plus haut, que l'idée des chaires agronomiques universitaires n'est pas neuve, mais s'est imposée depuis longtemps déjà à ceux qui étudient sérieusement le problème de l'éducation des fils de cultivateurs pour l'agriculture.

Là nous semble se trouver la solution du problème que nous sommes à étudier. En créant de telles chaires dans nos universités nous ne ferons d'ailleurs que suivre le mouvement qui s'est fait ailleurs et grâce auquel, chaque année, de nombreux élèves, même quelquefois des nôtres, vont prendre leurs degrés en agriculture. Pour nous, la chaire agronomique deviendra le foyer où nous concentrerons la science et surtout l'expérience des quelques rares agronomes instruits que nous avons eus, hommes d'élite qui, ayant une véritable vocation agricole, ont fait maints sacrifices pour s'instruire alors que les sources d'instruction agricole faisaient presque complètement défaut, pour

trier dans les enseignements donnés dans les autres pays ce qui pouvait convenir à nos conditions économiques et à notre climat, pour faire les expériences indispensables à celui qui veut marcher sûrement dans la voie du progrès. Peu sont au fait de ce que cette étude, ces expériences leur ont coûté de labeur et de dévouement. Et, que nous en est-il resté cependant? L'on se souvient du nom de ces bienfaiteurs publics, l'on possède d'eux quelques écrits. Mais, où sont leurs adeptes, où sont ceux qu'ils ont formés à leur école? Il s'en trouve, mais, un fort petit nombre et cela parce que ces agronomes n'ont pas été mis à même de professer leur science dans des cours réguliers, au profit de la classe agricole. Eh bien, c'est à cela qu'il faut remédier. Profitons de la science de ces hommes pour la mettre à la portée de tous, au moyen de l'enseignement agricole universitaire, créons les chaires d'agronomie. En suivront les cours tous les élèves de nos écoles normales qui sont destinés presque tous à l'enseignement dans nos campagnes, tous les candidats inspecteurs d'écoles, tous les aspirants au poste de conférenciers agricoles, tous les futurs professeurs des écoles d'agriculture. Fréquenteront encore ces cours les jeunes gens instruits, possesseurs de grandes propriétés foncières rurales qu'ils tiennent de leurs parents, n'en retirant aujourd'hui qu'un maigre revenu, faute des connaissances voulues pour donner une direction éclairée à leurs fermiers. Et, parmi ces personnalités diverses et nombreuses qui auront accès à ces cours, nous avons l'espérance de trouver pour plus tard, de futurs hommes d'Etat et législateurs qui y auront puisé la connaissance des lois de l'économie rurale qui, la chose a été prouvée au commencement de ce travail, est l'une des bases de l'économie sociale dont les grands principes doivent régir la nation.

De ces chaires agronomiques, foyers de concentration de la science agricole, l'on verra alors cette science s'écou-

ler et se distribuer là où son influence est nécessaire. Les instituteurs, devenus maîtres de cette partie importante de l'enseignement à donner aux jeunes enfants de la campagne et comprenant bien, surtout, le grand rôle que joue l'agriculture dans la société, au point de vue des desseins de la Providence, inculqueront facilement à leurs élèves, et leur respect pour l'agriculture et les notions de cette grande science qu'ils posséderont. Alors, on enseignera la lecture en faisant lire des choses touchant à l'agriculture, on enseignera l'écriture en faisant copier comme exemples des axiomes agricoles, on prendra dans l'agriculture les exemples de la grammaire, les problèmes de l'arithmétique, on fera ressortir dans l'ensemble de l'enseignement primaire tout ce qui peut se rapporter à l'agriculture. Cet enseignement se continuera, en prenant du développement, dans les écoles secondaires, puis supérieures et enfin, l'on aura des sujets tout prêts à profiter de l'enseignement agricole proprement dit qui s'en iront en grand nombre à l'école d'agriculture au lieu de se diriger en foule, comme la chose arrive maintenant, vers l'atelier, la manufacture, le magasin de la ville.

Et puis, au-dessus de tout cela, il y aura un effet moral qui agira puissamment sur toute la classe agricole et la remettra à ses propres yeux, au niveau réel qu'elle doit occuper dans la grande société humaine, et qui a été indiqué plus haut. L'on dit, l'on redit à tout propos, en maintes occasions, surtout lorsqu'il s'agit de flatter l'amour-propre de la classe agricole dont le grand nombre de membres peut, à un moment donné, fournir un puissant moyen d'action, que l'agriculture est non seulement un métier, mais encore un art, une science et que le cultivateur qui pratique cet art, cette science occupe de droit l'un des degrés les plus élevés dans l'échelle sociale. D'aucuns se permettent de douter de la sincérité de ces affirmations si souvent répétées qui ne sont pas toujours con-

firmées par la considération réelle que ceux qui les font accordent en temps ordinaires au cultivateur. Or, la meilleure preuve qu'on pourra fournir que l'on considère réellement l'agriculture comme un art et une science d'une grande importance pour la société, c'est de lui donner rang parmi les autres arts, les autres sciences, d'en faire l'objet des mêmes attentions dans les cours universitaires, et au point de vue des études à faire, et au point de vue des degrés à obtenir par ceux qui les font.

Le problème d'économie sociale qui vient de faire l'objet de cette étude a été discuté avec des arguments que, évidemment, l'on croit concluants puisque l'on a cru devoir s'en servir. Il est certain que bon nombre de personnes partagent les opinions qui ont été émises à ce sujet. Il se peut que beaucoup d'autres ne les partagent pas. En tout cas, le problème existe, le mal que son défaut de solution cause augmente d'année en année. Le dernier recensement de la Puissance donne comme indication de la vérité de cette assertion le fait que la population rurale du Canada qui représentait en 1891, 71.3 pour cent, ne représente en 1901 que 62.3 de la population totale, soit une diminution de 9 pour cent, en 10 ans. Il importe donc de travailler à enrayer ce mal. La solution proposée semble propre à ce faire. Si elle ne l'est pas, qu'on étudie et qu'on en propose une ou plusieurs autres; mais, que ceux qui ont à cœur notre prospérité nationale s'occupent de la question, car elle est certainement d'un intérêt vital pour notre province.

Il ne reste plus qu'à souhaiter que, si la solution qui est ici proposée à ce difficile problème d'économie sociale semble bonne, il se trouve un ou quelques généreux donateurs, parmi les riches rois de la finance canadienne-française qui, à l'instar des millionnaires anglais dont la munificence apporte, chaque année, des dons royaux à nos universités anglaises, pensent à doter notre grande uni-

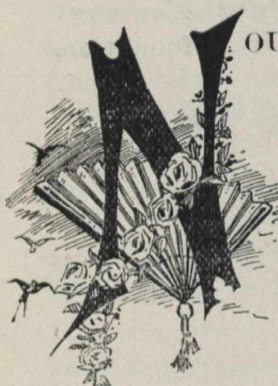
versité Laval, des sommes nécessaires à la fondation de ces chaires d'agronomie et d'économie rurale, à Québec et à Montréal. L'on ne saurait choisir, pour ce faire, un meilleur moment que celui où cette belle institution vient d'atteindre le cinquantième anniversaire de sa fondation.

*J.-C. Chapais.*

*(A suivre)*



## LA DERNIERE GERBE



NOUS empruntons à une lettre écrite par l'artiste lui-même, M. Maurice Leloir, l'explication de son charmant tableau.

“Le sujet de mon tableau n'est pas précisément historique: c'est la représentation d'une ancienne coutume qui s'est conservée dans certaines campagnes. La dernière gerbe de blé que les moissonneurs ont fauchée est mise à part, parée de fleurs et de rubans, ornée d'un trophée composé des outils de la moisson, et traversée par une fourche entre les dents de laquelle est attaché un coq noir. La gerbe ainsi décorée et escortée par les moissonneurs, les patrons et les ménétriers du pays, est conduite en triomphe au village, où l'on mange le coq, non sans boire.

“Mon goût, qui va jusqu'à la manie, pour le dix-huitième siècle, m'a fait placer cette scène au temps de Louis XVI. Le petit gentilhomme campagnard, avec sa femme et son jeune enfant, préside à la fête. Il descend la rivière, le long de ses champs, dans un bateau plat, bordé de guirlandes de feuillage, et dont l'avant porte la dernière gerbe; il est assis à l'arrière sur un trône de foin. Les musiciens jouent leurs vieux airs, les rameurs frappent l'eau en mesure. Le soleil descend à l'horizon, et les moissonneurs suivent en chantant sur la berge.

“Tel est mon sujet, ou plutôt mon vrai sujet, c'est la touchante poésie de la campagne dont je me sentais rempli, tout attendri...

“Quel malheur, ajoute-t-il, de ne pouvoir rendre ce qu'on sent!”

Tous ceux qui ont pu voir le charmant tableau de M. Maurice Leloir refuseront certainement de s'associer à ce regret, qu'éprouve toujours le véritable artiste en face de son œuvre.



## MAITRES ET SERVITEURS



U sont les serviteurs d'autrefois?

D'un bout à l'autre du Canada, à la ville comme à la campagne, chez ceux qui ont six domestiques, comme dans les ménages qui se contentent d'une bonne à tout faire, l'on entend cette même phrase répétée avec mélancolie; et, par delà les frontières, nos voisins, nos voisines la traduisent dans leurs idiomes respectifs.

Les serviteurs d'autrefois ont disparu et ne sont pas remplacés. La disette est générale, et il n'y a guère lieu d'espérer mieux de l'avenir, car la graine des bons serviteurs semble perdue. Et, après s'être livré à cette constatation, pour en accroître l'amertume chacun retrouve dans sa mémoire quelque anecdote familiale à la louange du temps passé; les traits de dévouement d'une vieille servante restée cinquante ans au service du grand-père ou du grand-oncle, et plus d'un d'entre nous, reverra, dans ses souvenirs d'enfance, penchée sur son berceau, une bonne figure campagnarde, souriante sous une coiffe blanche, une de ces figures franches et douces dans leur naïveté, que nous aimerions à voir aujourd'hui près du berceau de nos enfants.

Hélas! les coiffes blanches ont disparu, le regard affectueux, le sourire tendre et naïf se sont effacés. Depuis

vingt-cinq ans, la campagne a eu le temps de s'imprégner du scepticisme, des convoitises, des folies que lui soufflent les grandes villes. La campagne a perdu et perd de plus en plus la foi, la simplicité, l'amour du travail qui en faisaient jadis un séjour de paix, et ce sont des esprits tourmentés déjà qui nous arrivent et que le brusque changement de milieu achève bien vite de déséquilibrer.

Plus faible qu'autrefois, puisqu'il n'a pas reçu l'éducation forte et saine donnée à ses devanciers dans leur famille, si modeste fût-elle, le domestique d'aujourd'hui est en outre exposé à des tentations bien plus redoutables. Les camarades, les ouvriers, les fournisseurs qui sont ses fréquentations habituelles, s'appliquent à "le déniaiser", ce qui, dans leur style, signifie "le corrompre". Ses parents ne voient souvent en lui qu'un instrument de gain, et le poussent à profiter et à les faire profiter des facilités de sa situation. Le mal vient à lui de tous les côtés et sous toutes les formes, par la conversation qu'il entend, le journal qu'il lit, l'affiche ou la caricature placée sous ses yeux, par cette lettre même qu'il reçoit "du pays" et, pour opposer à ces dangereuses influences, il n'a plus les deux sauvegardes d'autrefois: les conseils de ses parents, la protection de son maître de qui il a trompé la confiance, repoussé la sollicitude et lassé la bonté. Dans ces conditions, le domestique risque fort d'être mauvais, et le maître aura de la peine à rester bon.

De mauvais serviteurs faisant de mauvais maîtres, et réciproquement, sera-ce donc le programme inéluctable de l'avenir? Beaucoup le craignent, beaucoup évoquent l'exemple de ces villes des Etats-Unis, où, les domestiques étant devenus introuvables ou insupportables, des millionnaires se voient réduits à faire eux-mêmes leur cuisine, à moins qu'ils n'aient mieux aller vivre à l'hôtel.

La situation ne m'apparaît pas aussi menaçante, et, en attendant l'évolution morale qui remettra tout en place

dans le pays, et dans nos ménages du même coup, certains efforts individuels peuvent, je crois, être tentés. Il y aurait certains moyens de parer, dans une certaine mesure, à ces inconvénients qui tendent à devenir des afflictions, et, s'il est assez difficile de raisonner avec les domestiques, peut-être en raisonnant avec les maîtres, parviendrait-on à des résultats appréciables.

Il importe d'établir d'abord en quoi réside cette grande différence entre nos domestiques d'aujourd'hui, et les serviteurs d'autrefois que nous ne nous laissons pas de regretter.

Ceux-ci n'étaient cependant rien moins que parfaits. Nous avons gardé le souvenir de quelques-uns d'entre eux que distingua leur dévouement, mais les autres! Mais le commun des domestiques!

Prions les vieux auteurs de nous renseigner.

Marot nous parlera longuement de son valet de Gascogne, voleur, menteur, jureur,

Sentant la hart à cent pas à la ronde;

Au demeurant, le meilleur fils du monde;

et les Scapin, les Sganarelle, les Toinette, les Dorino, les Martine de Molière nous offriront le plus bel assortiment de fripons, de menteurs et d'effrontés, si bien qu'on se demande comment nos aïeux autocrates leur accordaient pareilles libertés, que nous ne tolérerions certainement pas, en dépit du régime démocratique, de la part de leurs successeurs.

C'est qu'ils avaient sur ceux-ci une supériorité qu'on reconnaîtra vite et qui est le secret de la patience de leurs maîtres et de l'indulgence de la postérité. Pour contrebalancer leurs défauts, une qualité leur suffisait, la première des qualités d'un serviteur: l'attachement. Ces maîtres qu'ils tourmentaient, raillaient, pillaient volon-

tiers, n'étaient pas pour eux des étrangers; s'ils les exploitaient, ils ne songeaient pas à les abandonner. Tout en leur faisant parfois la vie dure, ils s'affligeaient de leurs peines, secondaient leurs projets, les défendaient même contre les ennemis de l'extérieur. Ils faisaient partie de la famille — au titre d'enfant prodigue, soit — mais ils en étaient.

Les domestiques d'aujourd'hui n'en sont plus. Ils font résolument bande à part. Ce ne sont pas seulement les distances sociales qui les séparent de leurs maîtres, mais souvent l'hostilité et presque toujours l'indifférence. Je ne suis pas de ceux qui voient l'humanité trop en noir, et j'estime que, parmi les maîtres qui n'inspirent plus d'attachement, la plupart mériteraient d'en inspirer, et que, parmi les domestiques, beaucoup seraient capables d'en ressentir. Ce malaise qui est entre eux ne provient pas tant d'eux-mêmes que des conditions nouvelles de la vie moderne, des préventions qu'on leur a suggérées de part et d'autre, et de la tension qui résulte ainsi dès le début dans leurs rapports, bien difficiles à remettre ensuite sur un autre pied. De là, une série de déceptions et d'ennuis pour le maître, des malentendus, des amertumes, des révoltes continuelles et injustifiées du côté du domestique, qui, en devenant sceptique et orgueilleux, n'est pas devenu — tout au contraire — plus avisé que ses prédécesseurs.

Pour remédier à l'état de choses actuel que nous déplorons, et revenir à l'ancien état de choses si souvent regretté, ou plutôt pour en reprendre ce qui peut s'accommoder avec la vie moderne, il s'agirait donc de renouer entre le maître et le serviteur ce lien de solidarité, si longtemps leur soutien à tous deux. Certes, ce n'est pas facile; mais enfin ce n'est pas tout à fait impossible; donc on peut, on doit même essayer.

Ne nous flattons pas. Nous aurons à lutter contre des

obstacles de toute sorte, les plus perfides et les plus déconcertants, contre la mauvaise volonté systématique ou contre une hypocrite bonne volonté, et jusque contre nous-mêmes, contre nos dégoûts, nos colères, notre crédulité et cette faiblesse qui peut nous venir soit par bonté, soit par lassitude.

La première erreur dont on ait à se défendre à l'égard des domestiques, c'est de les juger d'après soi-même.

Exiger que ce qui nous toucherait les touche, qu'ils soient choqués de ce qui nous choque, leur reprocher, comme nous nous le reprocherions, un manque de sensibilité, de tact ou de franchise, serait, de notre part, une naïveté, et envers eux une injustice. Leur nature, leur éducation, leur situation rendent certaines faiblesses excusables, presque inévitables chez eux, et font qu'ils ont du mérite, rien qu'à conserver la notion de leurs principaux devoirs.

Un domestique probe, de conduite régulière, suffisamment consciencieux et point insolent est un bon domestique, fût-il, avec cela, lent ou malhabile quelquefois, oublieux, têtue, susceptible, maniaque, un peu paresseux, voire maussade à ses heures. Vous ferez prudemment de le garder, car son successeur vous apporterait au moins l'équivalent de ses défauts, et ne vous offrirait peut-être pas les mêmes garanties. Or, ces garanties sont exigibles avant tout et les maîtres qui, pour une facilité de service, ou une raison d'économie, gardent sciemment un domestique corrompu et vicieux, doivent s'attendre aux désagréments auxquels ils s'exposent.

Laissons de côté ces maîtres et ces domestiques-là, et revenons à ce serviteur honnête, que nous désirons nous attacher. Nous n'atteindrons pas à notre but sans beaucoup de patience et sans un peu d'adresse. Pour arriver jusqu'au cœur du domestique, vous aurez à détruire les préventions et les méfiances, à vous insinuer dans son es-

prit, et l'un des meilleurs moyens de l'attacher sera, d'abord, de l'intéresser.

Une des causes principales de l'indifférence du domestique, c'est que, chez nous, il ne se sent plus chez lui. Autrefois, il savait devoir vivre toute sa vie dans la même maison, souvent il y faisait souche et y laissait ses enfants après lui. Aujourd'hui, notre demeure n'est plus pour lui qu'un logis de passage, où il se comporte honnêtement, s'il est honnête, mais où il n'aime rien, parce que rien ne lui appartient. On ne réagira contre cette tendance, qu'en lui donnant une illusion de possession et une ombre d'autorité. La cuisinière qui fera "ses confitures", le jardinier qui arrosera "ses fleurs" et le cocher qui soignera "ses chevaux", accompliront leur tâche mieux et avec moins de peine que des serviteurs, également consciencieux, mais qu'aucun intérêt propre ne stimulera. De plus, ce peu d'indépendance accroît la responsabilité du domestique, relève son caractère, et exerce son intelligence.

Il sied donc de se montrer conciliant sur ce chapitre. Si tel arrangement dans la cuisine ou la lingerie n'a pas d'inconvénient et comble spécialement au titulaire, pourquoi ne pas s'y prêter, et, s'il y a lieu, n'en pas remarquer l'utilité et le bon goût? Si telle façon de procéder ne dérange pas l'ordre de la maison et allège le service du domestique ou satisfait sa fantaisie, pourquoi ne pas lui laisser quelque latitude à ce sujet? Entendons-nous bien: cette liberté, et cette autorité permises au domestique ne doivent, sous aucun prétexte, dépasser les bornes très étroites de son domaine. Que le domestique jouisse de ce que lui concède la volonté juste et bienveillante de son maître, mais que jamais il ne puisse empiéter sur cette volonté, la sentir fléchir ou même vaciller sous sa pression. La maison conquise par un domestique est une maison perdue, et j'ajoute que le domestique qui a conquis la

maison est également un domestique perdu, tant la moindre atteinte portée à l'ordre familial entraîne pour tous de fatales conséquences. Sitôt affranchi de l'autorité de son maître, le domestique réduira celui-ci en servitude, car il n'y a rien de tel qu'un usurpateur pour devenir tyran. Ce sera la révolution au foyer, le déplacement de toutes les influences, la brouille entre les proches, la dilapidation, souvent les pires catastrophes.

Disons plus : le domestique, fût-il même bien intentionné, que son règne n'en serait pas moins désastreux, parce qu'il n'a pas les capacités nécessaires pour diriger. Beaucoup trop avancé sous certains rapports, il est, en effet, et reste toujours à d'autres points de vue un être incomplet, un enfant, et voilà pourquoi la vraie façon chrétienne et pratique d'en agir avec lui sera toujours de le traiter en enfant, de faire et de continuer indéfiniment son éducation, ceci, d'après le même système appliqué à l'éducation de nos propres enfants ; en se montrant indulgent et patient dans les petites choses autant qu'intraitable sur les questions de principes, en tolérant pour nous, mais en ne souffrant rien, absolument rien, de préjudiciable au bon ordre ou à la dignité de l'intérieur.

Ces restrictions faites, il ne faut pas craindre d'accorder au domestique les satisfactions et les douceurs permises. Nous ne devons pas oublier que notre bien-être, vu de près, lui est une tentation perpétuelle, et c'est en lui en faisant part dans une juste mesure que nous affaiblirons ses convoitises.

Les plus célèbres fondateurs d'ordres voulaient que le moine pût se plaire dans sa cellule, et il serait à souhaiter que le domestique s'attachât à la sienne ; ce serait déjà une façon de s'attacher à la maison. Il n'est souvent pas possible de lui donner une chambre vaste ni commode, mais un bon lit, des meubles propres, un bout de tapis, un papier de couleurs gaies aux murs lui sembleront déjà autant de petits luxes.

Non seulement sa santé, mais son hygiène ne seront pas négligées. Jamais il ne doit subir par notre imprévoyance une fatigue trop forte, ni du fait de notre parcimonie ou de notre désordre une réelle privation. Sa dépendance ne peut aller sans notre sollicitude, et lui refuser le nécessaire serait l'autoriser à le prendre. A ce nécessaire nous ferons même bien d'ajouter, quelquefois un peu de superflu. Un plat qui lui paraît recherché, des gâteaux, des bonbons auxquels nous songeons à le faire goûter, cesseront d'être pour lui le fruit défendu et les fêtes, surtout les fêtes de famille, ne doivent pas lui apporter un surcroît de travail. C'est dans l'ordre des choses matérielles d'ailleurs que nous pouvons lui faire le plus de concessions, puisque c'est matériellement, physiquement, que ses besoins sont identiques aux nôtres. Par contre, évitons tout ce qui développerait chez lui les instincts dangereux. Ne donnons pas à une femme de chambre des toilettes au-dessus de sa condition, n'encourageons d'aucune façon la prétention ou la fainéantise. Soyons attentifs aux congés que nous accordons, à l'emploi qui en est fait, aux livres, aux journaux, aux visites qu'on recevra à la cuisine.

Une question souvent débattue est l'attitude à prendre avec les domestiques. "Je suis un excellent maître, je ne tourmente pas mes domestiques, à peine si je leur adresse la parole", disent quelques-uns, fort étonnés de rallier moins de suffrages encore que les maîtres exigeants et difficiles.

C'est que rien n'est plus antipathique au domestique que ce qui lui paraît mépris ou froideur. Il aime à ce qu'on s'occupe de lui, instinct très humain; il veut se rapprocher de nous, tendance naturelle aux inférieurs. Usons donc, pour l'attacher, de ce prestige que, malgré tout, nous avons pour lui, et qui est notre grande force. Ne le compromettons pas dans une familiarité vulgaire et dan-



gereuse, mais ne craignons pas de le diminuer en restant accessible au domestique, en lui parlant quelquefois autrement que pour lui donner des ordres, en nous intéressant à sa famille, à ses affaires, en le soignant s'il est malade, en émettant devant lui des idées justes, des sentiments élevés. Il ne doit pas nous voir de trop près, dit-on. Pourquoi? si nous nous montrons tels que nous devons être.

Trop souvent on croit s'acquitter envers le domestique quand on a pourvu largement à ses besoins et réglé exactement ses gages. On se trompe. On a tenu envers lui ses engagements matériels, mais on n'a pas rempli les obligations morales reconnues par toutes les familles chrétiennes. Notre argent paie le travail du domestique. Ses soins, les peines que souvent il s'impose volontiers pour nous par surcroît, le dévouement qui germe peut-être en lui méritent quelque chose de plus. Pour qu'il s'attache à nous, attachons-nous à lui, ou du moins, au devoir qu'il nous représente. Quel qu'il soit, le domestique conserve toujours un titre à notre intérêt. Il a besoin de notre charité autant que le pauvre que nous secourons, que l'ignorant que nous cherchons à instruire et il y a plus de droits. Temporairement au moins, il compte parmi ceux qui nous sont confiés. Il vit sous notre toit. Il est, selon la belle parole de saint François de Sales, "notre plus proche voisin".

*Aline Raymond.*



## A PROPOS DE L'APOTHEOSE D'UN APOSTAT !

---



LES Bretons n'ont pas été les seuls à être froissés par l'apothéose qu'une secte audacieuse et fanatique a faite à Renan, l'hy pocrite insulteur de leurs croyances (1). De telles manifestations atteignant la foi en Jésus-Christ sont un outrage au monde catholique tout entier. Ne nous en effrayons point cependant; ne nous en laissons pas imposer par l'hymne obligatoire que tous les incrédules entonnent en l'honneur de leurs congénères. A propos de Renan, ils ont naturellement répété leurs rengaines, à savoir que quitter l'Eglise c'est s'affranchir des bandelettes de la superstition, apostasier, c'est montrer vers la lumière et la raison. Nous n'en croyons rien sans doute; mais peut-être avons-nous peur de ces gens-là; peut-être redoutons-nous instinctivement de les approcher comme si nous allions faire auprès d'eux quelque trouvaille capable d'ébranler notre foi. Certes, c'est là une crainte légitime, étant donnée notre fragilité, l'Eglise nous le conseille, elle nous l'ordonne parfois. N'allons pas nous imaginer

---

(1) Nos lecteurs se rappellent qu'au mois de septembre dernier on a dévoilé la statue érigée à Renan, dans sa ville natale de Tréguier, et qu'à cette occasion les bleus ou *impies* de Bretagne, encouragés par la présence de M. Combes, premier ministre de France, se sont livrés à une véritable orgie d'anti-cléricisme, c'est-à-dire d'insultes à la religion.

cependant que ce soit par peur de ses adversaires. Non, ceux-ci ont beau s'entourer de l'auréole de savants, s'il est vrai que la science consiste à connaître les choses par leurs dernières causes, ils ne l'ont pas en partage. Je me propose d'en donner une preuve. Abordons franchement par exemple le système qui nie la divinité de Jésus-Christ; nous serons tout simplement stupéfaits de sa faiblesse. En effet aux apôtres et évangélistes, à ces témoins qui affirment avoir vu, touché, entendu le Verbe de Dieu dans une chair semblable à la nôtre et qui scellent de leur sang la véracité de leur affirmation; à ces millions de martyrs, confesseurs et vierges qui ont eux-mêmes cru au témoignage des apôtres et l'ont soutenu avec non moins de vigueur devant toutes les puissances du siècle, comment répondent Strauss, Renan et toute l'armée des rationalistes? Ils répondent en discutant la *nature* des faits rapportés. Ces faits sont-ils impossibles humainement? Sont-ils invraisemblables même dans la vie du plus parfait des hommes? Exigent-ils l'intervention d'un pouvoir surhumain? Ils n'hésitent pas, ils oublient même l'axiome que le *vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable*, et ils affirment que les *faits* ne sont pas *historiques*. Expliquez-les comme il vous plaira. Dites que ce sont des mythes, qu'ils ont été inventés de toute pièce, ou qu'ils sont simplement le grossissement de faits réels, ils donneront une certaine attention à vos hypothèses; mais du moment que vous y introduisez l'élément surnaturel, ils refusent de vous suivre. "La négation du surnaturel, écrit Renan, dans sa "Vie de Marc-Aurèle", est devenue un dogme pour tout esprit cultivé." Mais, ce qui est étrange quand il s'agit de faits, c'est que la raison d'en nier le caractère surnaturel, c'est précisément que ces faits sont relatés comme surnaturels. Nos rationalistes, par exemple, veulent-ils infirmer la réponse de Jésus à Caïphe, où il atteste qu'il

est *Fils de Dieu*? “Jamais, diront-ils, dans aucun procès réel, un accusé n’a répondu à ses juges sur ce ton-là.” (E. Havet, “Revue des Deux-Mondes”, 1er avril, 1881, p. 592.) S’agit-il de la prescience de la passion, prescience si claire qu’elle provoquât dans Jésus une sueur de sang, Strauss ne peut l’admettre, parce que “une simple prévision humaine n’eût sans doute pas été assez précise pour produire un trouble pareil juste au moment de la catastrophe.” De même raisonne notre docteur allemand à propos du merveilleux changement opéré chez le bon larron: “L’idée que Jésus s’était jusqu’alors épuisé vainement à faire comprendre à ses apôtres, celles du Messie souffrant et mourant, voilà donc qu’un criminel la comprend en voyant Jésus pour la première fois et sans avoir reçu de lui aucune instruction; et voilà ce que nous avons autant de peine à concevoir.” (“Nouvelle vie de Jésus”, II, chap. XCII.) Voulez-vous connaître pourquoi le même Strauss n’attribue pas à Jésus les discours qui sont rapportés dans l’évangile de saint Jean? Ecoutez: “Ce qui est sûr, c’est que jamais homme sain de tête et de cœur n’a pu tenir sur lui-même le langage que le quatrième évangile met dans la bouche de Jésus.” Inutile de multiplier les citations. C’est un point que les adversaires nous concèdent volontiers. A propos de la Transfiguration Strauss nous avoue que pour ce fait, comme pour la plupart des autres prodiges évangéliques, la seule explication passable est celle qui prend les choses au pied de la lettre qui croit au miracle. Seulement pour lui Jésus “n’est pas, s’il n’a pas été simplement un homme.” Or la pétition de principe ne saurait être plus flagrante. Que prétendent en effet les rationalistes? Que nous sommes dans l’erreur en admettant les *prophéties* et les *miracles* comme preuves de la Divinité de Jésus-Christ. Sur quoi s’appuient-ils? Sur cette affirmation qu’un

homme n'a pu faire ni prophéties, ni miracles, que par conséquent, il est impossible de constater les unes et les autres. Supposer que Jésus a pu faire des prophéties et des miracles "c'est se placer en plein surnaturel, c'est-à-dire en dehors de toute critique." (E. Havet, "Revue des Deux-Mondes", avril, 1881.) En dehors de toute critique de faits qui ne sont pas surnaturels, d'accord; c'est avouer que la cause dernière de ces faits nous échappe, soit encore. Est-ce avouer qu'il est impossible d'en constater l'existence historique? Ce qui est justement en question, c'est leur existence. Avant de juger au point de vue purement humain des faits rapportés comme surnaturels, prouvez donc, ô rationalistes, qu'ils n'ont pu exister tels qu'ils ont été racontés par les Evangélistes et tels qu'ils ont été crus par le monde chrétien. Le surnaturel en lui-même, peut fort bien être soustrait à nos investigations sans que ses manifestations le soient. Que diriez-vous d'un ignorant entêté qui refuserait d'admettre l'existence du fluide électrique dans un fil de fer sous prétexte qu'il ne saisit pas la nature du fluide? Vous auriez beau lui prouver que grâce à ce fil vous faites de Montréal mouvoir des touches à New-York, et que par conséquent une puissance différente des propriétés apparentes du métal doit exister en lui. Je le nie, répondrait-il, car le fer n'a jamais eu ce pouvoir d'agir à distance. Et c'est précisément pourquoi, répondriez-vous, il nous faut admettre une vertu mystérieuse, distincte du fer. Ainsi devant les actions de Jésus, qui allaient guérir et ressusciter, les foules s'écriaient qu'une vertu surnaturelle s'échappait de lui. C'est justement parce que Jésus a fait des œuvres qu'aucun autre homme n'a faites que le monde a cru et que nous croyons à sa Divinité. Comme lui-même nous y a invités, c'est à ses œuvres que nous croyons.

Ces œuvres nous sont connues par des documents parfait-

tement authentiques, et puis elles sont sous nos yeux (1). Voyons, oui ou non, le christianisme a-t-il pour auteur et centre Jésus-Christ? Et l'existence du christianisme s'explique-t-elle mieux avec Jésus-Christ tel que nous l'ont représenté les Evangiles ou tel que nous l'ont fait les Strauss, les Renan et autres prétendus critiques?

Au moins les rationalistes devraient-ils être logiques avec eux-mêmes. Puisque de leur propre aveu ils *ignorent* le surnaturel (2) que ne s'en tiennent-ils à leur ignorance? Pourquoi viennent-ils toucher à des documents que les siècles proclament surnaturels? Pourquoi viennent-ils nous offrir un évangile à la place de ceux de Luc, Matthieu et Jean? C'est là que se dévoile l'intérieur de ces *sépulchres blanchis*. Ils sont tout orgueil. Ils ne démolissent l'œuvre des bateliers de Galilée que pour mettre leurs trouvailles à la place. Des ruines du christianisme ils prétendent simplement faire un piédestal à leur vanité, et quelle vanité? Faut-il qu'elle soit énorme pour qu'elle leur ferme les yeux sur l'absurdité de leurs prétentions! Car enfin si je veux les en croire, il me faut admettre que Jésus-Christ n'a fait ni prophéties, ni miracles, que sa personnalité n'a pas dépassé celle d'un homme extraordinaire. Et pourtant, voici ce qui est arrivé. Sans miracles proprement dits, sans manifestation bien évidentes de la Di-

---

(1) L'exégèse et la critique rationalistes "ont-elles prouvé que, même en admettant les discordances qu'elles ont cru reconnaître dans les quatre évangiles, ils ne fussent pas tous les quatre, en substance, la prédication, la biographie mortelle et l'enseignement du même Jésus? Non. Et le jour qu'elles le prouveraient, ce serait, avec l'histoire évangélique, toute espèce d'histoire qui s'écroulerait, et même toute certitude historique ont-elles prouvé que ce même Jésus ne se soit pas donné aux hommes pour le Messie des prophètes, pour le Fils de son Père et pour le Rédempteur de l'humanité? Non encore, elles ne l'ont pas prouvé! Mais si elles ne l'ont pas prouvé, qu'avons-nous besoin d'autre chose? Que nous importent les subtilités de l'exégèse, et, si j'ose le dire, les curiosités même de la théologie?" — (BRUNETIÈRE.)

(2) M. Réville, inaugurant son cours de religion comparée au Collège de France, faisait cette profession de foi, qui doit être celle de tout rationaliste: "Pour le savant, la question du surnaturel ne se pose même pas; il ne nie pas; il n'affirme pas; il *ignore*."

vinité, une douzaine de pêcheurs ignorants se sont soudain pris d'enthousiasme pour Jésus, pour ce charpentier sorti depuis quelques mois à peine de son atelier de Nazareth; ils se sont attachés à sa fortune au point que même après sa mort ignominieuse, même après l'avoir vu traité comme "un de ces ennemis de bas étage auxquels les Romains n'accordaient pas les honneurs de la mort par le glaive," (Renan), même après avoir éprouvé eux-mêmes un moment de défaillance, ils ont tout à coup repris courage, ils ont résolu en dépit des obstacles les plus insurmontables d'établir l'influence de leur Maître dans le monde, de faire pénétrer ses leçons et sa doctrine jusque dans l'esprit du dernier esclave. A cet effet ils ont écrit la vie du Charpentier de Nazareth; dans cette biographie, soit supercherie, soit illusion, ils ont osé avancer que le Galiléen avait ouvert les yeux aux aveugles, l'ouïe aux sourds, qu'il avait délié la langue des muets, rendu à un officier romain son fils déjà mort, à un chef de synagogue sa fille également trépassée; ils ont dit qu'il avait marché sur les eaux, qu'il avait d'un mot apaisé la tempête; mais je ne sais par quelle bizarre inspiration, à côté de ces prodiges inouïs ils ont placé des humiliations extrêmes, ils n'ont pas caché que malgré son inlassable bienfaisance Jésus avait accumulé plus de haine que d'amour, et que finalement ses leçons et ses miracles l'avaient conduit à la pendaison. Toutefois, par un comble d'habileté ou une folie d'amour, c'est alors que tout est fini pour le commun des hommes que nos bateliers ont fait commencer le triomphe de leur héros. Ils ont imaginé que ce pendu était ressuscité, qu'il leur avait apparu souvent dans l'espace de quarante jours, qu'il était monté au ciel avec son corps glorieux, qu'il leur avait envoyé son Esprit afin qu'avec ce secours divin ils pussent parler de Lui à toutes les nations et lui conquérir tous les cœurs. Là-dessus, sur cette imposture ou cette

hallucination ils se sont dispersés aux quatre coins du globe terrestre pour annoncer ce qu'ils appelaient la *Bonne nouvelle* à tout homme de bonne volonté, au maître comme à l'esclave, au savant comme à l'ignorant, au Grec et au Romain comme aux Barbares de la Gaule et de la Germanie. Or voilà que ces balivernes ont pris comme une traînée de poudre; les inventeurs de ces fables invraisemblables ne les avaient pas encore soutenues du témoignage de leur sang qu'elles étaient crues par des milliers de personnes, à Jérusalem, à Antioche, à Athènes, à Rome. Ce que Platon et Aristote n'avaient pas même cherché à obtenir avec l'éclat jamais obscurci de leur génie, Jésus du sein de son tombeau avec des ignorants et des fabricateurs de légendes l'obtient comme par enchantement. La mort sanglante et ignominieuse des fondateurs de cet étrange apostolat n'arrête rien; elle n'est qu'une semence de prosélytes et de nouveaux propagateurs de l'invincible doctrine qui semble puiser sa vigueur dans la persécution et le sang. En vain le colosse romain s'arme pour la proscrire, en vain il met à mort ses adeptes par millions, au bout de trois cents ans de cette lutte disproportionnée c'est le colosse qui est vaincu. Le monde un beau jour se réveille chrétien; toutes les institutions se pénètrent de l'esprit de Jésus-Christ; une nouvelle civilisation surgit tout entière faite de sa doctrine; et le monde s'est laissé conquérir malgré lui, malgré la protestation de ses passions, malgré la coalition de ses plus irrésistibles instincts. Et tout cela est arrivé sans miracle, tout cela n'est que l'œuvre d'un homme, d'un pauvre charpentier de Nazareth qui un jour se transforma en rabbin, "le plus aimable des rabbins" (Renan), il est vrai, mais enfin un rabbin qui ne dépassait pas les plus hautes cimes de l'humanité. Ce charpentier dort depuis dix-neuf cents ans dans sa tombe; il ignore sans doute le succès que lui ont fait ses bateliers aussi bien que les louanges mielleuses



que lui a chantées un Renan. S'il pouvait revenir sur terre, il n'est pas sûr qu'il approuverait tout ce qu'on lui attribue, malgré le bien qui en est résulté, pour l'ensemble des hommes. Voilà, dépouillée de tout artifice de style, l'histoire du christianisme, telle qu'imaginée par ces savants, auxquels on dresse des statues.

Je sais bien que ces savants s'y prennent tout autrement à la fois pour faire disparaître la transcendance du christianisme et pour rendre son établissement vraisemblable. Ils nous racontent que tout en n'étant qu'un homme, Jésus a été un de ces privilégiés, sur la tête desquels l'Esprit de Dieu aime à se reposer; il a entendu la voix divine au plus intime de son être; mieux qu'aucun prophète il a perçu le rapport qui l'unissait à Dieu, lui, ainsi que tous les hommes ses frères; il s'est senti le Messie, et peu à peu l'idée de sa mission s'est dégagée dans son intelligence; il a compris qu'il devait prêcher la paternité de Dieu, la fraternité entre tous les enfants d'Adam, le rachat des péchés par la souffrance, et alors sont sorties de ses lèvres les admirables maximes du *Sermon sur la montagne*, qui allaient régénérer le monde. En le voyant si bon et si bienfaisant, en entendant de sa bouche une doctrine si élevée et si pure, les foules ont eu recours à lui, comme à un grand ami de Dieu; elles ont jeté sur son passage infirmes et malades. Et Jésus a pu, sans aucune supercherie, finir par croire qu'il faisait des guérisons miraculeuses, alors même qu'une certaine exaltation des nerfs chez les souffrants y suffisait.

Ainsi, de cette mission instinctive, à demi-inconsciente de Jésus sont sortis les bienfaits actuels du christianisme.

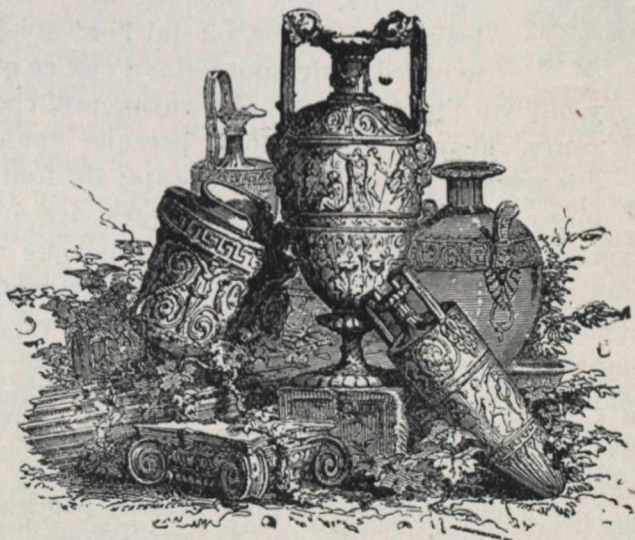
Dès lors, on peut conclure l'histoire du plus aimable des rabbins par cet harmonieux épilogue: "Repose maintenant dans ta gloire, noble initiateur. Ton œuvre est achevée, ta divinité est fondée. Ne crains plus de voir crouler par une faute l'édifice de tes efforts. Désormais

hors des atteintes de la fragilité tu assisteras du haut de la paix divine aux conséquences infinies de tes actes. Au prix de quelques heures de souffrance qui n'ont pas même atteint ta grande âme, tu as acheté l'immortalité. Pour des milliers d'années le monde va relever de toi. Mille fois plus vivant, mille fois plus aimé depuis ta mort que durant les jours de ton passage ici-bas, tu deviendras à tel point la pierre angulaire de l'humanité, qu'arracher ton nom de ce monde serait l'ébranler jusqu'aux fondements. Entre toi et Dieu on ne distinguera plus. Pleinement vainqueur de la mort, prends possession de ton royaume où te suivront par la voie royale que tu as tracée, des siècles d'adoration." Digne conclusion en vérité du blasphème hypocrite que Renan a enjolivé de toute la magie du style. En dépit de ce mirage littéraire il n'en reste pas moins que le Jésus de Renan, dépouillé de l'aurole de la Divinité proprement dite, "n'ayant même pas l'idée bien nette de sa personnalité" est un pauvre personnage. Si Jésus n'a pas fait de miracles, s'il n'a pas inventé l'Eucharistie, s'il n'a pas remis les péchés, s'il n'a pas donné les clefs du Ciel à Simon, s'il n'est pas mort pour réconcilier le ciel et la terre, s'il n'est pas ressuscité, qu'a-t-il fait? Il est nul. Et c'est précisément parce qu'il est nul humainement qu'en face des résultats de son passage sur terre, nous sommes obligés de conclure à sa Divinité.

Ah! vive Dieu. Ce n'est pas de notre côté qu'est la crédulité, et s'il faut adhérer à de pareilles impossibilités pour mériter le titre de critiques et d'esprits cultivés, nous préférons passer pour des ignorants, nous préférons continuer à croire saint Pierre, qui était vraisemblablement mieux placé que Renan pour juger de Jésus. Or, l'ex-batelier du lac de Tibériade nous l'affirme catégoriquement: "Ce n'est pas en *suivant des fables étudiées avec soin* que nous vous avons fait connaître le pouvoir et la

venue de Jésus-Christ; mais pour avoir été les spectateurs de sa majesté. Car il a reçu de Dieu le Père l'honneur et la gloire; une voix du sein d'une nuée glorieuse vint à lui: celui-ci est mon Fils, en qui je me suis complu: écoutez-le! Cette voix nous l'avons entendue venant du ciel, quand nous étions avec lui sur la montagne sainte." (II Petr. I, 16-18.) Après comme avant l'apparition de Renan, après comme avant les fêtes de Tréguier nous pouvons, sans crainte d'errer, nous en tenir à ce témoignage.

*M. Tamisier, S. J.*



## AU GUATEMALA

### DECOUVERTE D'UNE VILLE PREHISTORIQUE (1)



Si vous êtes amateur de curiosités historiques et que, cependant, vous ne puissiez vous rendre en personne sur les lieux, il ne vous reste, pour satisfaire votre curiosité, qu'à vous adresser aux voyageurs, aux savants, qui visitent les pays célèbres, ou qui l'ont été dans le passé, pour apprendre d'eux ce qu'ils y ont vu d'intéressant. Ces voyageurs, ces savants, heureusement, sont presque toujours des gens sérieux et complaisants; ils font volontiers des récits de leurs voyages, des découvertes qu'ils ont pu faire. C'est ainsi que nous devons à M. Charles-C. Willoughby, attaché au Peabody Museum, de l'Université d'Harvard, le compte rendu de la récente découverte d'une ville préhistorique dans le Guatemala, publié dans le *Scientific American* du 26 septembre 1903, et dont voici la traduction, ou plutôt l'analyse:

La région embrassant la plus grande portion du territoire du Guatemala, l'ouest de l'Honduras et la partie sud du Mexique, y compris la péninsule du Yuca-

(1) Voir les numéros de la REVUE de juillet et août 1899, décembre 1900, septembre 1901 et juillet 1903.

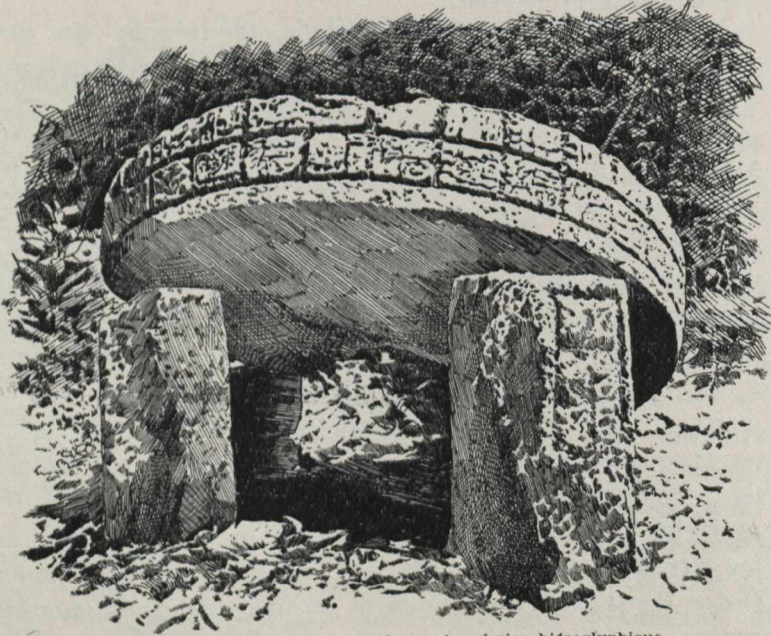
tan, a vu, à une époque préhistorique, une civilisation très développée et offrant à l'archéologue autant d'intérêt qu'aucune civilisation primitive du vieux monde. On découvre partout dans ces pays des vestiges d'anciennes villes, ou, pour parler plus exactement, des ruines de centres religieux et politiques, car chez ces peuples la religion et le gouvernement civil semblaient être dans l'union la plus étroite.

Les Espagnols, à leur arrivée, trouvèrent un grand nombre de livres entre les mains des prêtres indigènes, chaque livre composé de plusieurs pages dont les feuillets mesuraient huit à dix pouces de longueur et se fermaient à la façon d'un écran. Ces pages étaient couvertes d'hiéroglyphes, de signes représentant des chiffres et de dessins explicatifs en couleur d'une exécution fort belle, et qui devaient traiter, on a lieu de le croire, de choses historiques, astronomiques et religieuses. Grâce à l'incurie des Espagnols, tous ces livres ont été perdus ou anéantis, à l'exception de trois exemplaires qui, on ne sait trop comment, se sont trouvés transportés dans des bibliothèques européennes d'où on les a exhumés. Ces exemplaires, dont on apprécie maintenant toute la valeur, ont été reproduits par la photo-lithographie et sont connus sous les titres de *Codex Dresdensis*, *Codex Troano-Cortesianus* et *Codex Peresianus*, dont on peut se procurer facilement des copies.

Des signes hiéroglyphiques semblables à ceux qui forment la matière de ces livres recouvrent les monuments, les autels, les linteaux, les murs, les marches d'escaliers, les tables d'autels dans les sanctuaires des temples. On sait que souvent ces hiéroglyphes représentent des dates comptées par jours, par mois ou par des périodes de temps plus étendues; mais la signification de la plupart de ces caractères hiéroglyphiques est encore un mystère. Quand on pourra les déchiffrer, ce qui tôt ou

tard arrivera certainement, l'une des plus remarquables des anciennes civilisations connues apparaîtra en pleine lumière.

Dans le but de réunir en un ensemble les reproductions de toutes les inscriptions que l'on voit sur les monuments publics, temples, etc., des peuples Maya (1), le Peabdy Museum (branche de l'archéologie et de l'ethnographie américaine) de l'Université d'Harvard a, depuis plusieurs an-



Ruines de Piedras Negras.—Autel avec inscription hiéroglyphique.

nées, organisé des expéditions qui se sont rendues sur les lieux et se sont occupées d'explorer les ruines et de mouler en papier les inscriptions dont on a tiré des reproductions en plâtre. Sur les entrefaites, M. Toberto, Maler, au service du Peabody Museum, et qui pendant longtemps avait résidé au Mexique, entendit parler de l'existence de

(1) Nom donné aux indigènes habitant la région ci-haut décrite.

certaines ruines dans l'ouest du Guatémala et qui n'étaient connues que des bûcherons du pays. Après une longue marche à travers les forêts tropicales, il atteignit la rivière Usumacinta, sur les bords de laquelle se trouvaient ces ruines.

Les édifices que ces ruines représentent avaient été érigés sur un plateau de forme irrégulière, ressemblant à une suite de collines communiquant ensemble au moyen de terrasses artificielles. Ce plateau est traversé par une vallée qui ouvre, du côté du sud, sur la rivière. A cet endroit, visibles à une grande distance dans toutes les directions, on distingue une masse de rochers noirâtres de couleur calcaire et à laquelle les indigènes ont donné le nom de *Piedras Negras* (pierres noires), que l'on a ensuite appliqué à l'ensemble des ruines. Sur la surface unie de la plus considérable de ces pierres avait été tracé un cercle d'écriture hiéroglyphique entourant deux personnages dans une position assise. De la rivière, ayant pénétré dans la vallée ci-haut mentionnée et gravi une pente que l'on rencontre en allant vers le nord, on trouva les ruines de deux temples élevés sur des pyramides placées l'une à côté de l'autre. Un monument ou stèle en pierre calcaire est encore debout en face de chacun de ces temples, sur la division supérieure des pyramides. On a sculpté sur la partie de devant de la mieux conservée de ces deux stèles une fort belle inscription en caractères mayas. Une autre stèle de très grandes dimensions gît sur la terrasse inférieure reliant les deux pyramides.

Au nord-ouest, de l'autre côté de la plaza (carré ou place publique), une troisième pyramide a été construite sur une élévation naturelle. Le temple qui existait sur le sommet de cette pyramide est en ruine. Une suite de marches en pierre conduit du sol à une grande terrasse en face du monticule. Une rangée de six stèles s'alignait sur cette terrasse. Les côtés de ces colonnes sont cou-

verts d'hiéroglyphes, et la face de l'une d'elles contient une inscription dont quelques-uns des caractères forment les séries initiales et les signes indiquant les dates du calendrier maya.

Des figures humaines, d'un dessin bien réussi, qu'accompagnent des groupes d'hiéroglyphes explicatifs, sont



Piedras Negras.—Linteau sculpté de l'entrée d'un temple.

sculptées sur le devant des cinq autres stèles de cette terrasse.

Le linteau sculpté de l'entrée du temple dont il vient d'être parlé, contient une inscription de 81 caractères qui couvrent la moitié de la partie supérieure de sa face. Au-dessous est un groupe de formes humaines représentant



le retour de guerriers victorieux suivis de prisonniers et d'objets enlevés aux vaincus. Le prêtre ou chef devant qui ces guerriers paraissent porte une coiffure énorme composée de plumes, courtes, raides, d'où émergent cinq queues de l'oiseau sacré quetzal (1). Une courte tunique avec manches recouvre la partie supérieure du corps; au-dessous de cette tunique pendent les bouts brodés, comme on dirait les bouts d'une ceinture, de l'étoffe de ses culottes. Il est chaussé de sandales de forme élégante avec passe-talons entourant toute la cheville du pied. Le cou et les poignets sont ornés de colliers. Il tient de sa main droite un bâton de commandement que couronne un ornement en plume. Deux guerriers sont à genoux devant lui tenant chacun aussi une lance et présentant les dépouilles des ennemis; tout près est un prisonnier, aussi à genoux, nu et ligoté.

Du côté nord de ce temple les ruines s'étendent sur une distance de près d'un mille et quart, avec terrasses et pyramides dans un assez bon état de conservation. La plupart des temples sont en ruine.

Un des plus remarquables de ces édifices est construit sur le côté disposé en terrasse d'une élévation naturelle dans la direction est de la plaza, vers le centre de l'ancienne ville. Six monolithes et trois grands autels sont disposés sur la terrasse supérieure et sur la plaza au-dessous. Des dix colonnes appartenant à ce temple, celle qui se voit à l'extrémité sud de l'édifice et que M. Maler désigne sous le nom de "stèle douzième," offre le plus haut intérêt. Malheureusement elle avait été renversée et séparée en quatre morceaux. Chaque pièce, cependant, put être photographiée, et les empreintes ajustées l'une à l'au-

---

(1) Oiseau commun à plusieurs contrées de l'Amérique centrale et du Sud. Il se distingue entre tous par la disposition et la magnificence de son plumage, à teinte d'émeraude, avec des reflets dorés. Il était considéré comme oiseau sacré et adoré par les naturels de ces pays.

tre reproduisirent une représentation parfaite de cette stèle.

Les grandes pierres servant d'autels et dispersées çà et là sur la place en face des temples consistent en blocs de forme oblongue ou carrée sur lesquels on a gravé des signes hiéroglyphiques ou des groupes de figures humaines. Les autels sont élevés sur des piliers en pierre, dont les côtés extérieurs contiennent parfois des inscriptions ou sont taillés en forme de têtes grotesques.

Les ruines que nous venons de décrire diffèrent sous plusieurs rapports de celles que l'on rencontre dans l'Amérique centrale et le Yucatan. Piedras Negras avait été évidemment le siège d'un puissant chef de tribu militaire, comme le démontrent les sculptures. Les groupes ou figures sculptés sur les ruines du Yucatan, du Quirigua et de Copan, dans le Honduras, ont presque toujours une expression reposée et religieuse, témoignant plutôt de la puissance des prêtres et indiquant un développement de civilisation et de richesse par des moyens pacifiques.

*Alph. Gagnon.*

Québec, janvier 1904.



## CAUSERIE LITTÉRAIRE

THOMAS MOORE

1779 - 1852

**Q**UAND Thomas Moore revint de son voyage aux Etats-Unis et au Canada, il redit à l'Irlande, sa patrie, le mot que le poète Horace avait dit à Lesbie, sa maîtresse, lors de son voyage de Tibur: *intentata nites*, "aucune autre n'a pu me tenter, tu brilles toujours, tu est mienne encore." Le voluptueux poète d'Erin sut apprécier les charmes naturels du Canada, il le prouva souvent et j'en citerai des preuves, mais il conserva un dégoût affreux pour la jeune république américaine qui, il est vrai, en ce temps-là "portait encore des maillots de bébé," comme parle le comte de Maistre. Il ne vit en elle qu'une indépendante indomptée et rebelle "libre jusqu'à la sauvagerie." "A voir cette jeune orgueilleuse, a-t-il écrit dans ses "Mémoires", si corrompue déjà, nul ne peut nourrir un réel espoir dans les destinées des Etats-Unis d'Amérique." Mais n'oublions pas qu'il adressait ces lignes à des Anglais qui venaient de perdre leur colonie et n'oublions pas que selon La Rochefoucauld "les poètes sont toujours flatteurs presque par nature."

Thomas Moore naquit à Dublin le 28 mai 1779. Sa famille était cahin-caha, ni haut ni bas. Son père était un matois de commerçant qui ne se gênait pas, paraît-il, pour rire des prêtres et des moines. Si ces réparties folichonnes plaisaient à *Master* Thomas, en revanche elles étaient sou-

verainement pénibles à la mère, une bonne catholique, pleine d'une pieuse horreur pour toute grivoiserie, si *witty* fût-elle.



THOMAS MOORE

Comme de Pope, on peut dire que Moore chanta presque avant de savoir parler. A l'âge de onze ans, il publiait ses premiers vers: voilà Hugo enfoncé de quatre années.

A quatorze ans, il collaborait à la "Anthologia Hibernia", une revue littéraire de Dublin.

Ses études n'étaient pas négligées pour cela. Non seulement il apprenait à fond le latin et le grec, mais aussi le français, l'allemand et l'italien.

En 1793, l'université de Dublin ayant été enfin ouverte aux catholiques, il y fut admis l'année suivante et entra au Trinity College.

Au printemps de 1799, ses humanités terminées, il quitta Dublin et se rendit au Middle Temple, de Londres. Mais le barreau n'exerçait guère d'attraction pour le jeune amoureux des Muses et Thémis fut bien vite laissée là pour les grâces. Il le prouva par ses traductions des Odes d'Anacréon. Le poète avait trouvé sa voie et ajouté une corde nouvelle à la lyre anglaise: il sera le chantre de cette douloureuse affaire du cœur qu'est toute vie humaine, grande ou petite, riche ou pauvre, blanche ou sale.

En 1803, à l'instigation de lord Moire, Thomas Moore est chargé de la direction du bureau des transactions de la Cour de l'Amirauté, dans les îles Bermudes. Cette nomination nécessitait pour lui un voyage à cet archipel, il alla y passer quelques mois. Avant de retourner à Londres, il voulut visiter les nouveaux Etats-Unis et le Canada. C'est ce qui nous a valu "Les poèmes d'Amérique".

Ces odes et odettes, comme dirait M. de Banville, sont au nombre de trente-deux. La plus célèbre est sans contredit "La barcarole canadienne, écrite sur les bords du St-Laurent". Voici ce que je trouve, sur elle, dans les "Mémoires" du poète: "J'ai accommodé les paroles de ce chant sur un air que les bateliers ont l'habitude de fredonner. Durant le voyage de Kingston à Montréal, le vent fut très défavorable et nous dûmes passer cinq jours en bateau.

Chanter aide à ramer, dit Quintilien. Nos *voyageurs* chantaient sans cesse et en parfait accord. Je ne me rappelle que les vers suivants:

Dans mon chemin j'ai rencontré  
Deux cavaliers très bien montés.

.....  
A l'ombre d'un bois je m'en vais jaser,  
A l'ombre d'un bois je m'en vais danser."

M. Louis Fréchette, à qui bon gré mal gré, il faut toujours revenir, quand il s'agit de littérature canadienne, a rendu en de très jolis vers la chansonnette de Moore. Que l'on me permette d'en dire quelques-uns :

"Comme le tintement de la cloche du soir,  
Le doux son de nos voix résonne sur la rive,  
La rame à coups pressés frappe l'onde plaintive  
Et dès qu'un ombrage plus noir  
Assombriera des bois le verdoyant feuillage,  
Nous chanterons sainte Anne, en quittant le rivage."

"Faintly as tolls the evening chime  
Our voices keep tune and our oars keep time.  
Soon as the woods on shore look dim,  
We'll sing at St. Ann's our parting hymn."

Une autre ballade beaucoup moins connue mais qui mériterait de l'être — amour de mon clocher! — est celle écrite sur les cataractes de Cohoes, Cohoes, chère Cohoes, la cité canadienne par excellence de l'Etat-Empire de New-York.

Au sujet de ces chutes qui, comme on le sait, ont donné leur nom à la ville et qui sont les plus belles d'Amérique après celles du Niagara — ô patriotisme, où me conduis-tu donc? — Thomas Moore dit dans ses "Mémoires": "Elles sont environnées de forêts qui leur donnent une nuance farouche et sauvage, bien en harmonie avec cette scène de la nature."

Mais, par exemple, cela n'est plus guère vrai, aujourd'hui. Vingt-trois mille, neuf cent dix âmes — une en moins depuis que j'en suis parti — vivent dans ces parages et tout juste à côté des chutes s'élève la nouvelle église de Sainte-Anne <sup>(1)</sup>, exclusivement canadienne. Si elle avait existé de son temps, le poète aurait pu y dire la gracieuse strophe qui termine sa chanson : il y compare ses péchés à ces chutes et y demande que l'arc-en-ciel divin vienne rayonner sur l'écume lourde de sa vie.

Cette note spiritualiste et mystique est très rare chez notre poète anacréontique. Je me sens pour cela l'impérieux devoir de citer cette stance, quoique écrite dans une langue étrangère :

One only prayer I dare to make  
 As inward thus my course I take ;  
 Oh ! be my falls as bright as thine,  
 May heaven's relenting rainbow shine  
 Upon the mist that circles me  
 As soft as now it hangs over thee.

La vingt-neuvième piécette du recueil est intitulée "Impromptu après une visite à une dame de Montréal." La lecture montrera ce que le Béranger irlandais pense des Canadiennes d'alors et du ciel sous lequel elles vivent. — L'on verra aussi que la race n'a pas dégénéré. — Je traduis vers pour vers afin d'essayer d'en moins profaner le parfum :

Un moment seulement, mais dans ce court espace  
 Quel flot d'impressions afflua dans mon cœur :  
 Ses yeux avaient l'éclat du ciel quand il agace  
 Le bouton du rosier pour le changer en fleur.

(1) Coboes possède encore cinq autres églises de notre religion, ce sont celles de Saint-Joseph, Saint-Bernard, Sainte-Agnès, Saint-Patrice et le Sacré-Cœur. Trois de ces églises sont françaises, et les autres sont irlandaises, ou comme me disait aimablement, un jour, le Père B..., de New-York : "Trois sont catholiques, les trois autres sont françaises."

Que n'ai-je pu rester plus longtemps auprès d'elle,  
 Pour recevoir encor ce qu'elle vint m'offrir,  
 Cette goutte d'amour où la joie étincelle:  
 Tout ce qui nous fait vivre et qui nous fait mourir.

T'was but for a moment — and yet in that time  
 She crowded the impressions of many an hour:  
 Her eyes had a glow, like the sun of her clime  
 Which waked every feeling at once into flower.

Oh! could we have borrowed from Time but a day  
 To renew such impressions again and again  
 The things we should look and imagine and say  
 Would be worth all the life we had wasted till then.

Comme madrigal, on le voit, c'est flatteur. Dieu me préserve de dire que c'est injuste — et encore n'ai-je pas su rendre toute la force du troisième vers:

Her eyes had a glow like the sun of her clime.

La mélodie qui vient ensuite est "le Passage de l'Île du Mort." Moore fait remarquer que par une coïncidence assez curieuse, au temps où il passa par là, c'est-à-dire en octobre 1804, cette île qui appartient à l'archipel de la Madeleine, était la propriété personnelle de sir Isaac Coffin. Un cadavre pour un cercueil. Les noms ont quelquefois de ces ironies d'analogie. Le poète y rappelle qu'il mit treize jours pour se rendre de Québec à Halifax. Il ne s'ennuya pas cependant, grâce au paysage enchanteur qu'il aimait à contempler, et grâce à ses plaisants compagnons qu'il aimait à écouter. Oh! ce doit être bien bon d'être poète!

L'ouvrage parut en 1806. La haute société de Londres applaudit à ces poésies si franches, si originales, si exotiques. Néanmoins le "*facile princeps*" des critiques anglais du *Temps* de ce temps-là, Jeffrey, montra les dents et voulut mordre dans la revue d'Edimbourg. Il mordit si fort que Thomas Moore lui demanda une réparation par



les armes. La rencontre fut décidée par-devant témoins pour le 11 août 1806.

Mais la police ayant eu bruit de ce qui allait arriver, alla arrêter les belligérants juste au moment du commencement du duel. Au fait, peut-être les deux lutteurs s'étaient-ils arrangés pour cette descente très opportune des hommes d'armes, car soudainement tous deux se serrèrent la main en signe de réconciliation, peut-être même s'embrassèrent — les documents n'en parlent pas, — et devinrent amis jusqu'à la mort, et au delà, comme disait Isaïe.

En 1808, parut "Corruption et Intolérance," collection de deux poésies, adressées par un Irlandais à un Anglais. C'est le cri d'un patriote qui se réveille et qui pleure sur son pays.

En mars 1811, le poète troubadour et l'oiseau voyageur voulut se bâtir un nid de repos; il épousa Miss Bessy, une actrice irlandaise, qui lui créa non seulement un agréable foyer, mais lui donna d'excellents mignonnets d'enfants et géra à merveille ses affaires financières qui avaient toujours périclité jusqu'alors: et dites après cela que ces demoiselles de la rampe font toujours de mauvaises femmes!

Les "Lettres interceptées", qui parurent peu de temps après ce mariage, prouvent que l'amour de l'or et du lucre devint désormais une des clefs de l'inspiration poétique de Moore. La lettre quatrième, écrite par la soi-disant Papesse Jeanne à son amant, est une indignité devant laquelle pâlissent les plus grivoises poésies d'un Catulle, d'un Bandelaire, d'un Mendès ou d'un Jean Richepin (1).

---

(1) De plaisants malins ont annoncé dernièrement que ce Richepin, l'un des écrivains les plus orduriers de la littérature française, doit venir donner prochainement des conférences à Montréal. Cette nouvelle me semble si impossible que je ne m'arrête pas à la considérer aujourd'hui. Si elle était vraie, je me ferais un véritable plaisir de venir ici même ôter le masque à ce pornographe.

“Lalla Rook” et “les Amours des Anges” sont des chefs-d’œuvre d’orientalisme où se retrouvent malheureusement et très souvent encore ces notes de sensualisme mystique mis à la mode par le “Werther” de Goëthe et l’“Atala” de Chateaubriand.

Les “Mélodies Irlandaises” éditées définitivement en 1834 consacrerent enfin la gloire sereine et pure du poëte. C’est la voix mélancolique et douloureuse d’Erin, l’île des saints et des martyrs. C’est l’épopée d’un peuple dont la destinée est unique dans l’histoire du monde.

Ecouter en soi les chansons que nos mères nous chantaient pour nous endormir quand nous étions tout petits, je ne sais rien d’aussi suave ni d’aussi mélodieux. “Il y a plus de lumière dans ces chants de femme que dans tout ce qui tomberait des lèvres des savants,” parce qu’il y a plus de vie et d’amour, et nous aimons à les entendre redire parce qu’en plus du ressouvenir de nos mères, nous y retrouvons encore un lambeau flottant de l’âme de la patrie absente.

C’est ce qui explique peut-être le goût intense et permanent du paysan de la Suisse pour son “Ranz des Vaches”, de l’habitant canadien pour sa “Claire fontaine”, du buveur de cidre normand pour son “Dors mon p’tit poussin”. De ressusciter ces mélodies d’antan c’est ce qui a fait le succès de Thomas Moore en Irlande comme c’est ce qui advient encore aujourd’hui au barde Théodore Botrel, de Bretagne:

Sur un rythme sauvage et fier  
 Il chante le courage humain :  
 Célébrant les héros d’hier,  
 Il prépare ceux de demain.

Peuples et individus, nous avons en nous une indéraciable affection pour les choses de notre berceau, peut-être

parce qu'elles sont les plus pures, peut-être parce qu'elles sont les plus impossibles à retrouver.

Les "Mélodies Irlandaises" sont au nombre de cent vingt-quatre. Si Rostand les connaissait, il les appelleraient :

De vieux airs du pays au doux rythme obsesseur  
 Dont chaque note est comme une petite sœur,  
 Dans lesquels restent pris les sons des voix aimées,  
 Des airs dont la lenteur est celle des fumées  
 Que le hameau natal exhale de ses toits,  
 Des airs dont la musique a l'air d'être en patois.

En voulez-vous la preuve?

Lisez ces vers sur le shamrock :

"Quelques instants dans l'île d'émeraude, Amour, Valeur avec Esprit faisaient une promenade. Soudain une herbe à triple feuille se dresse devant ces personnages. D'un vert si tendre elle paraissait que l'Amour dit : "celle-ci est mienne." Valeur cria : "c'est bon pour moi." Esprit sitôt de répartir : "Je vous en prie, gardez unis trois amis pour la vie."

Voulez-vous savoir l'origine de la Harpe et de la nymphe vêtue d'écume qui se dresse à son sommet? La voici dans son éternelle authenticité.

"C'était une syrène, voilà bien longtemps de cela, si longtemps que l'on ne se rappelle plus la date, c'était une syrène, chanteuse sous-marine, qui venait émerger chaque soir près de la grève pour y rencontrer l'ami de son cœur.

"Mais l'amour est volage et le bien-aimé, une fois, manqua au rendez-vous. Jusqu'à l'heure du soleil levant, de désespoir elle tordit les tresses blondes de sa chevelure et plus morte que vive elle s'assit sur la rive .

"Pris de pitié, l'astre brillant du jour-la métamorphosa en harpe pour toujours: *Erin go bragh!* Toute blanche sa

poitrine est en dehors de l'eau, ses joues sont pleines de sourires, mais ses cheveux sont devenus les cordes de la lyre.

“Voilà pourquoi, si souventes fois, les harpes irlandaises ont redit les hymnes des amours et les éloges de la tristesse : l'instrument mélodieux est né de ces deux causes.”

Je m'en voudrais de ne pas citer ici l'odette gentille qui a pour titre : *Come, rest in this bosom*, que les connaisseurs rangent parmi les exemples les plus exquis de sensibilité et de douceur, et qu'Edgar Poe plaçait au sommet de toute poésie. Les Anglais peuvent n'avoir pas, et de fait ils n'ont pas notre force dramatique et la majestueuse beauté de notre vénérable alexandrin, mais il est certain aussi que nous sommes loin de les égaler dans le domaine de la poésie lyrique pour la souplesse du rythme. “Nous prenons trop souvent notre sensiblerie et notre pruderie pour de la tendresse et de la pureté.” Taine disait ceci en 1852, et il semble que nous sommes loin d'avoir gagné depuis ce temps. C'est au règne de la poupée ou du polichinelle que nous en sommes : les dieux sont morts.

J'hésite à rendre en français les vers de Thomas Moore, car une traduction est toujours traîtresse et comment toucher avec une plume de fer, ce qui peut à peine se sentir avec un cœur de chair :

“O ma pauvre bête blessée, viens te reposer sur ma poitrine; le troupeau fuit à ton approche, mais tu es à moi encore :

Oh! what was love made for, if it is not the same  
Through joy and through torment, through glory and shame;  
I know not, I ask not, if guilt is in that heart,  
I but know that I love thee whatever thou art.

Thou hast called me thy angel in moments of bliss  
And thy angel I will be, mid the horrors of this,

Through the furnace, unshrinking, thy steps to pursue,  
And shield thee, and save thee — or perish there too.

Voilà la note des amours vraies, des amours grandes que ne peuvent tuer ni la mort ni le péché. Ce n'est plus un cœur qui par la force invincible de sa tendresse en améliore un autre. Etre bon pour l'être aimé, lui pardonner toujours et quand même: ceci est copié sur une mère ou sur Dieu.

En 1828 parurent les "Chants nationaux." C'est une collection d'odes que le Béranger irlandais adapta sur des airs trouvés de ci et de là dans tous les pays. Une des plus connues est celle qui a pour titre: *Those evening bells, those evening bells*. Elle est tirée d'une chanson russe: "Les cloches de St-Petersbourg". Une fois encore je demande la permission de céder à mon innocente manie de vouloir la traduire en vers: j'avoue n'avoir pas le temps de la traduire en prose:

Que s'éteignent les gâités,  
Que cesse le rire!  
— C'est la musique. Ecoutez! —  
Comme dit Shakespeare.

Sous le ciel nocturne, allons,  
Pour la mieux entendre.  
Pianissimo, violons!  
Jouez un air tendre.

Mais il ne s'agit pas de redire la sérénade de Coppée: venons-en à notre rimaillement:

Les douces choses vous nous dites  
Sur l'amour, la joie et l'espoir,  
O voix du ciel, ô voix bénites,  
Cloches du soir, cloches du soir.

Parfois aussi s'en vont vos charmes,

Vous avez le triste pouvoir

De nous faire verser des larmes,

Cloches du soir, cloches du soir.

Mais que m'importe deuil ou fête,

Qu'importe le tourbillon noir.

Puisqu'en un jour la vie est faite,

Cloches du soir, cloches du soir.

Le mieux est de marcher sans trêve

Le long du chemin du devoir

Jusqu'à la fin de notre rêve,

Cloches du soir, cloches du soir.

Cette note de mélancolie suave et triste revient souvent sous la plume de Thomas Moore. Même dans les sujets les plus gais, par exemple le " Voyage de la famille Fudge à Paris ", il semble ne rire qu'à travers des pleurs. Comme celle de la plupart des poètes dont la sensibilité est trop tendre parce qu'elle est trop affinée, la vie du poète d'Irlande ne fut guère heureuse. En 1846 son représentant aux Bermudes s'enfuit avec une fille et avec la caisse, et Moore devint responsable d'une somme de 6000 livres, environ 30,000 dollars. Ne pouvant verser cette somme de suite, l'écrivain s'exila à Paris et il n'en revint qu'après deux ans. Echelonnée d'année en année, ce fut ensuite la mort de ses cinq enfants qu'il aimait avec tant d'affection. Ses amis, lord Russell of Killoven, en particulier, eurent beau venir à son secours. Rien n'y fit. Les coups avaient été trop forts, le cerveau était atteint et jusqu'au 27 février 1852, jour de sa mort, ce ne fut plus qu'une longue agonie sans aucun rayon de joie ni d'espoir. Dans ce martyrologe des poètes où il y a tant de noms inscrits, peut-être doit-on y joindre celui de Thomas Moore.

Quelques historiens ont affirmé, dans ces derniers temps, que sur le soir de sa vie, le poète embrassa la religion protestante. Ceci est une erreur. La religion de son berceau fut celle de sa tombe. C'est un prêtre catholique qui reçut son dernier soupir.

*J.-M. Lelen.*

Troy, N.-Y., 1er janvier 1904.



## INFLUENCE DES RACES SUR LA FORMATION DU CARACTERE AMERICAIN <sup>(1)</sup>

I. — Transformations subies par le caractère américain, depuis l'époque coloniale. Elles ne sont dues ni aux institutions, ni au climat. — Un pays anglo-saxon est devenu un pays celtique. — Dans le long martyre de l'Irlande on trouve, en partie, la genèse de l'Ame américaine. — II. Coup d'œil sur l'histoire de l'Irlande. — III. L'opprimé de sept siècles est maintenant citoyen libre d'un pays immense et prospère. — Il a des arrières de bonheur national à toucher. — Son optimisme est fort naturel. — L'Irlandais habite les villes. — Il donne le ton. — Il n'est pas assimilé, il assimile. — IV. Premières manifestations du tempérament celtique un peu timides. — Il domine partout aujourd'hui. — L'Anglo-Saxon du temps de la reine Anne, transformé par la religion. — Quand la religion a sombré, il reprend, au contact du Celte, son caractère primitif. — V. L'Allemand n'a guère exercé d'influence. — Les autres races.

“ What are now the salient intellectual features of the  
“ masses of the native population of the United  
“ States? I present with diffidence the following list:

---

(1) Nous renvoyons ceux de nos lecteurs qui voudraient compléter leur connaissance du peuple américain à l'excellent ouvrage de M. Edmond de Nevers : *l'Ame Américaine*, 1 vol. in-12, que nous nous ferons un plaisir de leur faire parvenir *franco* sur réception du prix, \$2.00, s'ils ne peuvent pas se le procurer chez leurs libraires. Nous ne connaissons pas d'ouvrage sur ce sujet qui soit plus complet et aussi intéressant.



- “ A desire to be abreast of the best thought and work of  
 “ the world everywhere... A fondness for bold and  
 “ striking effects; a preference for a large generaliza-  
 “ tion and theories which have an air of completeness.
- “ An absence among the multitude, of refined tastes, and  
 “ disposition to be attracted rather by general bril-  
 “ liance than by delicacy of workmanship;... An in-  
 “ adequate perception of the difference between first-  
 “ rate work in a quiet style and mere flatness... An  
 “ enthusiasm for anything that can be called genius,  
 “ with an over-readiness to discover it.
- “ A love of intellectual novelties... 'An intellectual im-  
 “ patience and desire for quick and patent results.  
 “ An over-valuing of the judgments of the multitude;  
 “ a disposition to judge by success, work which has  
 “ not been produced for the sake of success. A tend-  
 “ ency to mistake bigness for greatness ”.

(James Bryce, *The American commonwealth*, vol. III, p. 546) (1).

“ L'Irlande, la patrie des poètes, des penseurs hardis,  
 “ peuple de parole éclatante et d'épée rapide qui con-  
 “ serve encore dans cette vieillesse du monde, la puis-  
 “ sance ”.

(Michelet, *Histoire de France*.)

(1) Quels sont, à l'heure qu'il est, les traits intellectuels saillants de la masse de la population américaine? Je soumets avec quelque défiance la liste suivante :

“ Désir d'être partout au premier rang dans le champ de la pensée et de l'action. Amour des effets audacieux et frappants; préférence pour une généralisation large et des théories qui ont une apparence de plénitude. Absence parmi la foule, de goûts raffinés; disposition à être attiré plutôt par l'éclat général que par la délicatesse du travail...

Perception inadéquate de la différence entre un travail de premier ordre, en style sobre et le simple clinquant;

Amour des nouveautés intellectuelles... Enthousiasme pour tout ce qui peut s'appeler génie, avec une disposition à le découvrir très facilement. Engouement pour des résultats latents et rapides. Respect exagéré des jugements de la foule. Disposition à juger par le critérium du succès des œuvres qui n'ont pas été produites en vue du succès.

Tendance à confondre la grandeur avec le volume.”

Il est intéressant de comparer les tableaux de la vie américaine, les études de mœurs ayant le peuple américain pour objet qui ont été publiés dans la dernière partie du XVIIIe siècle avec ceux de l'époque actuelle. On trouve à peine, dans les uns et les autres, quelques traits communs. Certaines manifestations intellectuelles d'aujourd'hui étaient en germe, alors, sans doute, mais elles se sont développées outre mesure, dans la même progression, semble-t-il, que le pays lui-même; d'autres, au contraire, constituent la négation absolue des principes et des habitudes de l'époque coloniale et des premiers temps de l'Union.

Des observateurs superficiels ont attribué ces transformations uniquement à l'action des institutions politiques, alors que celles-ci n'ont fait que faciliter le libre jeu des facteurs psychiques. D'autres ont voulu y voir surtout l'influence du climat, mais on sait que cette influence ne s'exerce que dans les climats extrêmes; d'ailleurs elle aurait agi aussi bien de 1630 à 1800, qu'elle a agi depuis; or, tel était le puritain, par exemple, en 1630, tel il était en 1800, tel il est encore aujourd'hui.

C'est dans les Etats de l'Ouest où la température est plutôt froide et dans les Etats de la Pennsylvanie et du New-York où elle est tempérée, que les idiosyncrasies américaines se manifestent généralement, avec le plus d'intensité, avec le plus de violence.

Il faut donc aller chercher ailleurs. La mentalité du peuple des Etats-Unis n'est pas un produit autochtone comme les pins de ses forêts; ses sources sont lointaines; les hérédités dont elle découle se sont longtemps transmises, en des terres étrangères; elle a été soumise à mille influences diverses.

Un pays de discipline sévère est devenu un pays de liberté absolue; un pays presque exclusivement agricole s'est transformé en un pays dont les habitants, pour l'im-

menée majorité, habitent les villes (1). J'ai dit quels ont été sur de nombreux éléments de la population les résultats de l'assimilation. Mais, ce qui explique surtout l'évolution accomplie, c'est qu'un pays façonné dans un moule anglo-saxon est devenu un pays celtique.

## II

Dans le long martyre de l'Irlande on trouvera, en grande partie, la genèse de l'Ame américaine.

Assez peu de personnes, en dehors des Iles Britanniques se sont occupées d'étudier sérieusement l'histoire de ce pays, l'histoire de son passé. Les journaux racontent de temps à autre, dans la colonne des faits divers, une scène d'expulsion, l'éviction de quelque pauvre fermier; à certaines époques encore assez récentes, on a fait des tableaux saisissants de la misère qui régnait dans l'île d'Emeraude; certains clichés sont réimprimés, à intervalles réguliers, sur "la noble et malheureuse Irlande" et l'on s'en tient là. Ceux qui s'apitoient le plus sur le sort de l'Irlande ne connaissent pas généralement toute l'horreur, toute la barbarie de l'oppression sous laquelle elle s'est débattue pendant sept siècles.

Les Irlandais ont, dans leurs traditions, le souvenir d'une civilisation avancée, plus ancienne que celle de tous les peuples de l'Europe et florissant quinze siècles avant Jésus-Christ (2). Leurs historiens nous parlent d'un

---

(1) En cent ans, la population totale de l'Union est devenue seize fois plus nombreuse, mais celle des villes l'est devenue 160 fois. — (A. Gilman, *Socialism and American spirit*, p. 30, New-York, 1893.)

(2) M. James Russell Lowell parle dans ses *Literary essays* (p. 19) des "races conquises, comme les Welches et les Irlandais, qui se consolent de la dégradation actuelle, par des empires imaginaires dans le passé, des empires dont les frontières peuvent s'étendre à volonté et portent, sans effusion de sang, les conquêtes de l'imagination en des régions qui ne paraissent sur aucune carte géographique et au sujet desquelles l'histoire authentique est impitoyablement muette."

roi, Cormac Ier qui, au troisième siècle de l'ère chrétienne, encouragea dans ses Etats les arts, les sciences, les manufactures et laissa un code de lois, un livre intitulé "Institutions d'un prince," rempli des plus sages maximes et de préceptes basés sur le respect de la liberté humaine (1).

Au Ve siècle, mieux préparés qu'aucun autre peuple du continent européen, à recevoir la parole de vie, les Irlandais embrassèrent le christianisme sans effusion de sang, sans persécutions et se firent les évangélistes des autres peuples.

L'autorité absolue d'un despote n'a jamais régné chez eux. L'Irlande était composée de clans, de tribus, dont chacune avait son roi et où la terre était commune à tous. L'histoire mentionne soixante-quinze de ces rois, jusqu'au jour où Henri II d'Angleterre, après s'être emparé de l'Ile, prit le titre de Lord de l'Irlande: vingt-huit d'entre eux furent assassinés, ou moururent de mort violente; dix-sept périrent sur les champs de bataille; trois se firent moines; trois furent frappés par la foudre; l'un d'eux, Connor, succomba au chagrin de n'avoir pu remédier aux maux dont souffrait son pays; quatre ou cinq à peine moururent de mort naturelle. On peut s'imaginer quelles sources abondantes furent pour la poésie populaire, ces destinées tragiques de princes et de dynasties sans cesse en lutte les unes contre les autres. On comprend combien chez ce peuple la vie nationale, étant aussi ancienne, doit avoir de racines profondes et comment quand on croit avoir tout extirpé, il reste encore, sous le sol, des fibres vivaces.

Ainsi, l'Irlandais arrive à la période du moyen âge où commence à luire la lumière de l'ère moderne, avec une histoire toute chargée de légendes, des traditions hé-

---

(1) Une commission royale *The Brehon laws commission* a été nommée, en 1865, par le gouvernement anglais, pour faire la traduction de ce code de lois.

roïques et des institutions libres. Enthousiaste, ardent, imaginaire, il est naturellement éloquent, il a l'esprit alerte et subtil; son climat est admirable, son sol est fertile, ses femmes sont jolies, les plus jolies des races du Nord. Voici donc un peuple qui va prendre une place brillante parmi les peuples de l'Europe...

Hélas! il sera l'éternel opprimé, l'éternel martyr; il va souffrir pendant des siècles, sous une tyrannie dont le monde civilisé n'a jamais encore donné d'exemple.

Les enfants illustres qui naîtront dans son sein, iront verser leur sang sur les champs de bataille, pour des princes étrangers, vaincre sous d'autres drapeaux que le sien, enrichir une autre histoire que la sienne. Il fournira à l'Angleterre son tyran, à la France, à l'Espagne, à l'Autriche, au Portugal, des diplomates et des généraux, des poètes et des orateurs; lui, restera le peuple honni et méprisé.

La langue qui incarne tout son passé, son histoire, ses légendes, on la fera disparaître, et c'est dans la langue des oppresseurs que ses poètes désormais chanteront le deuil de la patrie.

On le persécutera pour sa foi que l'on trouvera inexpugnable; on lui enlèvera ses propriétés; on le chassera comme une bête fauve.

Pauvre Irlande! son histoire est faite de sang et de larmes.

Pendant quelques siècles, ce fut à coups de fusil qu'on chassa les malheureux Celtes; c'est par la famine qu'on les réduisit. " En un an et demi, dit le poète anglais, Edmund Spencer (1), qui fut témoin oculaire de tout ce qui se passa, lors de la soumission de la province de Munster en 1580, ils tombèrent dans un tel état de misère que leur aspect aurait ému un cœur de pierre. De tous les coins

---

(1) *View of the state of Ireland.*

des bois et des savanes, ils venaient, rampant sur les mains, car leurs jambes ne pouvaient plus les porter; ils avaient l'air "d'anatomies de mort" (1) et parlaient comme des fantômes qui se lamentent dans leurs tombes. Ils se jetaient sur quelques plantes aquatiques, comme ils se seraient précipités à un festin, bien qu'elles leur procurassent peu de nourriture et mangeaient de la charogne, quand ils pouvaient en trouver; ils arrachaient même les cadavres des tombes".

Après la révolte de 1641, ainsi que je l'ai déjà dit, les meilleures parties de l'Irlande furent mesurées et distribuées, soit aux aventuriers qui avaient prêté de l'argent au Parlement pour la répression de la révolte, soit aux troupes qui reçurent des terres au lieu de leurs arrérages (2). Les Irlandais qui ne furent pas réduits en esclavage, exportés et vendus comme du bétail, furent relégués "emprisonnés", selon l'expression d'un historien, dans la province de Connaught. Les nouveaux propriétaires du sol pouvaient les tuer impunément et les chasser comme un gibier quelconque; la consigne était de se débarrasser des "papistes," *to keep out popery*, par tous les moyens.

"Le XVIIIe siècle, dit un historien anglais protestant, Cassell (3), a été une ère de persécution pendant laquelle la législation a accompli l'œuvre du sabre, plus efficacement et plus sûrement. C'est alors que fut composé, avec une ingéniosité presque diabolique et mis en vigueur, un code de lois se proposant comme but d'engendrer la perfidie et l'hypocrisie, de pétrifier les consciences, de perpétuer l'ignorance brutale et de faciliter l'œuvre de la ty-

(1) *Anatomies of death.*

(2) Hume, *History of England*, vol. V, p. 150.

(3) *Cassell's History of Ireland*, vol. II, p. 116.

raanie, en faisant des vices des esclaves, des vices inhérents et naturels au caractère irlandais. Ce code qui rendit le protestantisme presque irrémédiablement odieux et le fit considérer comme l'incarnation de toutes les perversions morales, ne réussit que trop bien à accomplir son œuvre néfaste, à déprimer l'intelligence et les conditions physiques des Irlandais. On les vit sombrant de plus en plus dans la dégénérescence, jusqu'à ce que tout esprit viril, tout sens vertueux d'indépendance personnelle et de responsabilité fût éteint en eux et qu'ils fussent devenus ces esclaves rampants que trahit leur apparence distraite, timide, rusée et irréfléchie."

En conséquence d'actes du Parlement rigoureusement mis en vigueur, aucun Irlandais n'avait le droit d'apprendre un métier, d'être propriétaire foncier, d'habiter des villes entourées de murs ou de posséder des armes. Le plan connu sous le nom de "*Court of Ward's scheme*" encourageait les autorités à enlever les enfants des Irlandais et à les faire élever dans la haine de la foi de leurs pères.

Il était défendu d'apprendre à lire aux enfants des Irlandais catholiques.

"N'ayant ni droits, ni franchises, ni protection légale pour leur vie ou leurs biens, continue le même historien (1); n'étant pas autorisés à porter un fusil, soit même comme soldats ou gardes-chasse; empêchés d'acquérir les premiers éléments de l'instruction chez eux ou à l'étranger; empêchés de rendre à Dieu les devoirs que dictait leur conscience, que pouvaient être les Irlandais sinon des esclaves abjects? Quelle nation, dans les mêmes circonstances, aurait pu être autre chose? N'est-il pas merveilleux que quelque vertu sociale ait survécu à de telles conditions d'existence, que quelques semences de vertu,

---

(1) Vol. II, p. 119.

quelques racines génératrices de grandeur nationale aient survécu à un hiver si long et si orageux?"

Et cela a duré plus de cent ans.

En 1782, Catholiques et Protestants s'étant déclarés indépendants et ayant établi un parlement que l'Angleterre fut forcée de reconnaître, l'Irlande jouit de dix années de vie nationale pendant lesquelles, disent certains statisticiens, elle fit des progrès plus rapides que pendant le siècle d'esclavage qui avait précédé et les soixante-sept années qui suivirent.

En 1796 l'Angleterre trouva moyen de provoquer une insurrection, et l'oppression recommença.

Tout le long de ces siècles de persécution, un certain nombre d'Irlandais cédèrent à leurs bourreaux et se laissèrent imposer la religion protestante; il ne pouvait en être autrement. Bientôt ces transfuges devinrent les pires ennemis de leurs frères catholiques, car l'oppression était passée dans leurs habitudes; si on ne l'exerçait pas contre eux, ils trouvaient tout naturel de l'exercer contre les autres. Tout d'ailleurs dans l'éducation que l'on donnait aux néophytes et à leurs enfants, était combiné pour leur inspirer la haine des "Papistes".

Il semble qu'il y ait des défauts et des vices spéciaux pour les vaincus et les opprimés. L'homme qui ne se meut pas et ne respire pas librement est bientôt atteint de certaines maladies internes, il s'ankylose et se déforme; il en est pour les peuples comme pour les individus.

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, l'Amérique reçut des Irlandais des deux catégories, protestants et catholiques. Les Presbytériens de la Pennsylvanie, des Carolines, du Connecticut et du Rhode-Island, vinrent en qualité d'hommes libres; les Catholiques, en général, furent vendus et se heurtant aux mêmes préjugés et au même ostracisme dont ils avaient été victimes au pays natal, la plupart d'entre eux, jusqu'à la guerre de l'Indépendance, restèrent dans des situations inférieures.



## III

Et voilà maintenant que cet opprimé séculaire, habite un pays de liberté absolue; et voilà que cet enthousiaste qui aurait voulu avoir à aimer dans le vieux monde, selon l'expression du poète Thomas Moore,

Une patrie grande, glorieuse et libre;  
*La plus belle fleur de la terre,*  
*La perle la plus précieuse de la mer",*

est citoyen d'un empire immense, prospère, plein de ressources, s'étendant d'un océan à l'autre et dont il a contribué, dans une grande mesure, à assurer l'indépendance.

Naturellement, toute l'ardeur, tous les élans réprimés et contenus dans son âme pendant les siècles de servitude, se sont fait jour. C'est l'Irlandais surtout qui a acclimaté aux Etats-Unis, ce patriotisme exubérant, un peu vantard, parfois agressif qui frappe l'étranger voyageant dans le pays et lisant ses journaux.

Oui, comme le dit M. James Bryce, "il aime les effets puissants et rapides", "il confond le volume avec la grandeur", il veut être le premier dans toutes les manifestations de la pensée, de la force, de l'habileté, parce qu'il est arrivé tard à la fierté nationale, aux enthousiasmes collectifs, aux grands courants fiévreux d'ivresse et de puissance qui embrasent à la fois des millions d'hommes, et qu'il a des arriérés de bonheur patriotique à toucher. Ne vous étonnez pas de l'entendre appeler un poète américain de troisième ordre l'égal de Shakespeare et de Victor Hugo, proclamer la bataille de Manille, le plus grand combat naval qui ait jamais été livré, déclarer le candidat à la présidence, Bryan, le plus éloquent et le plus beau des enfants des hommes (1). C'est le prisonnier longtemps

(1) Au moyen âge, les peuples libres ont édifié d'imposantes cathédrales, des monuments d'art et de foi; le Celte libre aujourd'hui, bâtit des édifices à vingt étages et d'immenses autels.

privé de la lumière qui salue son premier soleil de liberté et croit que la terre n'a jamais été si brillamment inondée. C'est l'amant disgracié et longtemps malheureux et dédaigné auquel une belle fille donne son cœur et qui la déclare naturellement la plus séduisante et la meilleure.

Il est le plus Américain des Américains, le plus forcené des Yankees, le plus glorieux de l'aigle aux ailes déployées.

Lui seul de tous les émigrants arrive en Amérique, sans aucune velléité de retour, décidé à donner à sa nouvelle patrie tout son amour, à mettre en elle tout cet orgueil exclusif, cette admiration passionnée que les circonstances l'ont empêché de donner à l'ancienne patrie qu'il vient de quitter et qu'il renie parfois, bien qu'il l'aime toujours. Il se heurte de tous côtés à des préjugés et au mépris, mais il y est habitué et il les supporte avec esprit, jusqu'à ce qu'il puisse s'y dérober. Il a la répartie facile et la main prompte. Il sait en arrivant aux Etats-Unis qu'aussitôt naturalisé, il jouira de tous les droits d'un citoyen libre, il entend se prévaloir de cet avantage; il s'affilie à un parti et devient bientôt le plus bruyant des électeurs. Tant qu'il reste Irlandais, c'est-à-dire pendant les quinze ou vingt premières années de son séjour aux Etats-Unis — à moins qu'il n'habite un milieu étranger, auquel cas parfois il est immédiatement *américain* — il vote avec ensemble et se tient "en bloc" avec les siens.

Il a abandonné dans la vieille patrie quelques légendes, quelques souvenirs de deuil, mais il y a longtemps qu'il a désappris la langue de ses ancêtres; la langue des oppresseurs qu'on lui a imposée est devenue la sienne et elle a été l'interprète de l'âme nationale pendant des siècles de souffrance; son accent particulier cependant le trahit (1).

(1) La grande patriote irlandaise, Miss Maud Gonne, a fait une série de conférences aux Etats-Unis en 1897. "Il ne faut compter, a-t-elle dit, que sur les "nationalistes" d'Amérique pour secourir les populations affamées de l'Ir-

Son fils né aux Etats-Unis, lui, apprend, avec les premières notions de choses, à l'école, que l'Irlandais est un être ridicule, grotesque, prosterné devant les robes noires, que le mot "Irlandais" est une insulte et comme il a le sang vif, il tombe à bras raccourcis sur le petit camarade qui l'a appelé "Paddy" et il conquiert son titre d'Américain natif par maints pugilats. "La seconde génération des Irlandais dans ce pays, dit M. John Hull (1), abandonne généralement l'Eglise de Rome. Les garçons et les filles élevés sous l'influence de nos libres institutions, ne se soucient plus d'être membres d'une église qui demande aux fidèles tant de soumission à son clergé".

A la seconde génération, l'accent national de l'Irlandais s'est transformé en l'accent nasal propre aux Américains. Mais en abandonnant sa religion, en transformant son accent et en dissimulant son origine, le Celte n'en perd pas pour cela son esprit et ses qualités intellectuelles; il n'est pas assimilé, il assimile, il reste lui-même. L'ancien opprimé se redresse, le vaincu d'autrefois devient un dominateur; les qualités et les défauts qui s'étaient développés en lui dans la servitude survivent dans la liberté, ils s'exagèrent souvent.

L'Irlandais resté catholique, qui n'a rien abdiqué et qui n'a pas honte de ces deux titres, semble n'avoir rien appris du passé, et il veut, à son tour, dans la nouvelle patrie, imposer l'unité de langue. L'oppression, en Irlande, a fait disparaître la langue de ses frères; le mépris aux Etats-Unis, a fait faire à sa religion des pertes incalculables, il rêve une Amérique catholique sous l'hégémonie de la langue anglaise; il a la nostalgie de l'oppression. Le clergé irlandais, aux Etats-Unis, est le plus féroce ennemi

---

lande. Quant à la plupart des autres Irlando-Américains, ils se disent plutôt d'origine anglo-saxonne que celtique, dès que leur accent cesse de les trahir."

(1) *Chatauquan Magazine*, octobre 1887.

des catholiques français, allemands, polonais et italiens. Certaines associations, derniers vestiges d'un passé disparu, comme la " *American protective association* " (1), lui contestent la plénitude de ses droits de citoyen; lui, conteste aux autres nationalités le droit à leur langue maternelle.

L'Anglo-Saxon, qui se complaît dans la pensée d'une Grande-Bretagne embrassant peu à peu le monde entier, devrait être étonné, s'il pouvait s'étonner, de trouver les plus ardents champions de l'œuvre de l'assimilation anglaise, parmi ceux qu'il a battus, ruinés et ridiculisés.

L'Irlandais, en grande majorité, habite les villes.

On a calculé à différentes époques, lors des recensements généraux, que la proportion de la population reconnue alors comme irlandaise, vivant à la campagne, ne constituait qu'un quinzième environ du total; et l'on sait que les habitants des villes n'émigrent jamais à la campagne. Or, ce qui donne à un pays son caractère distinctif, c'est l'élément groupé des villes où l'on peut étudier l'âme collective des foules, les manifestations d'une pensée commune.

Un fermier, en quelque pays que ce soit, diffère assez peu d'un autre fermier. Les tempéraments et les caractères se forment, se modifient par le contact, l'union ou la lutte avec d'autres tempéraments et d'autres caractères. Le cultivateur, en face de la seule nature, sera plus ou moins âpre au gain, plus ou moins sentimental, plus ou moins actif, industriel ou négligent; mais sa vie comme son être est peu complexe et ce n'est jamais à la campagne que les historiens et les ethnologues vont interroger l'âme des nations.

Le fermier de la Nouvelle-Angleterre avait une physiologie spéciale, il est vrai, mais surtout en raison de son

---

( ) *Société de protection américaine.*

caractère religieux et de la discipline à laquelle il s'était assujéti.

Dans son livre "Greater Britain" publié en 1869, sir Charles Dilke observe déjà le caractère absolument celtique des grandes villes des Etats-Unis. "Là où une race domine, dit-il, les immigrants d'un autre sang perdent bientôt leur nationalité. A New-York et à Boston les Irlandais continuent à être Celtes, car ce sont des villes irlandaises. Dans les villes de l'Atlantique les Irlandais repoussent les Anglais, comme ces derniers ont écrasé les Hollandais. Les descendants des Hollandais sont Anglais aujourd'hui, les Anglo-Saxons à leur tour vont probablement devenir Irlandais..."

Toutes les grandes villes américaines seront bientôt celtiques, tandis que la campagne restera anglaise. Un peuple ardent, agité et facilement excitable encombrera les villes, alors que les Anglo-Saxons soumis aux lois qui cultivent la terre cesseront de la gouverner. La grande question est celle-ci: "qui seront les Américains?"

A l'heure qu'il est, cette grande question a reçu sa réponse; l'homme qui incarne en lui l'âme américaine, telle au moins qu'elle se manifeste aux yeux de l'étranger, c'est le Celte. La partie la plus remuante, la plus entreprenante de la population, celle qui conduit les élections, qui péroré, qui brille à la tribune et au barreau, qui boxe, qui établit des championnats, celle qui proclame sur tous les tons, le *non plus ultra* de l'excellence américaine, celle qui s'émeut à tous propos, qui a déclaré la guerre à l'Espagne et occupé les Philippines, cette population a du sang celtique dans les veines. L'*humour* de l'Américain est bien d'essence celtique, et c'est aux dépens de l'Irlandais qu'il s'exerce de préférence.

La plupart des plaisanteries quotidiennes des théâtres et des journaux sur le compte de Paddy, ont pour auteurs des descendants d'Irlandais; on y reconnaît leur manière, elles portent la marque de leur esprit jovial et incisif.

## IV

Déjà à l'époque du premier Congrès, un certain nombre de députés de race irlandaise jouent un rôle important, tels Richard Spaight et Pierce Butler, représentants des Carolines. Matthew Lyon qui dans son jeune âge a été vendu comme esclave, devient l'un des orateurs les plus brillants de cette assemblée; son genre d'éloquence et d'esprit, sa faconde intarissable dont les documents du temps font foi, sont bien ceux qu'on verra prévaloir plus tard. L'un des premiers présidents de l'Union, Andrew Jackson est issu de parents irlandais protestants. William Duane, journaliste de haute valeur, qui contribua plus que tout autre, à assurer l'élection de Jefferson à la présidence, appartient à une famille irlandaise. Dans les armées américaines, de tout temps, les Irlandais dominent par le nombre et par la valeur.

Jusque vers le milieu de ce siècle, cependant, les manifestations du tempérament celtique sont plutôt timides, dans les Etats de colonisation ancienne. Les historiens les signalent de temps à autre; ainsi, lors des premières représentations théâtrales à Baltimore où la classe inférieure était en grande majorité irlandaise, MacMaster nous décrit la foule turbulente, bruyante, grossière, composée d'artisans, d'apprentis et de boutiquiers qui se masaient dans les galeries.

“Jamais la salle, dit-il <sup>(1)</sup>, n'était si bien remplie, que lorsqu'on s'attendait à voir Arlequin bondir du fond d'une barrique en feu, ou s'échapper d'un tiroir; la foule alors devenait ivre de joie. On demandait aux violoneux de jouer les airs favoris qui n'étaient pas toujours les mieux choisis, on chantait des refrains de chansons obscènes, on

---

(1) *History of the people of the United States*, vol. I.

faisait des plaisanteries vulgaires, on apostrophait les gens bien mis et les occupants des loges”.

C'était l'époque où, à Boston, les théâtres, à peine tolérés, portaient le nom de “*Salles d'exposition*” et les pièces qu'on y jouait celui de “*Lectures morales*”.

Quelle est l'origine de la réclame effrénée que les Etats-Unis ont mise à la mode à partir de 1820? Le puritain pieux et austère n'en aurait pas eu l'idée, encore moins l'aristocrate du Sud, qui devait détester l'annonce.

C'est dans la Pennsylvanie où les Irlandais dominaient que furent signalés, d'abord, ces tendances à l'exagération, ces procédés outranciers qui sont devenus l'un des traits caractéristiques du peuple américain. Il s'agissait d'encourager l'industrie indigène: lorsque des étoffes de fabrication nationale furent lancées sur les marchés, c'est à Philadelphie que l'on commença à en célébrer en termes mirobolants, l'excellence et la supériorité: les laines américaines n'avaient pas de rivales, les toiles américaines étaient supérieures à toutes les toiles étrangères, les draps américains étaient les meilleurs du monde, *the best in the world*. Cette locution est restée dans le langage courant.

L'Irlandais aujourd'hui est en majorité, dans les villes de la Nouvelle-Angleterre, comme dans les villes des Etats du centre, comme dans celles du *Far West*. C'est lui qui donne le ton. Celui qui cultive la terre ce n'est pas seulement, comme le présageait sir Charles Dilke, l'Anglo-Saxon, mais surtout l'Allemand et le Scandinave également soumis aux lois, sobres, travailleurs et économes. Dans l'Ouest agricole, la majorité des cultivateurs est composée d'Allemands, de Suédois, de Norvégiens et de Tchèques.

Dans les campagnes du Vermont, du Mains et du New-Hampshire les descendants de puritains sont encore relativement nombreux.

“ Il y a dans toute nation, dit Freeman <sup>(1)</sup>, un élément qui est plus qu'un élément, qui est, en réalité, par essence un noyau, un centre, en un mot quelque chose qui attire et qui absorbe les autres éléments, si bien que ceux-ci ne sont plus des éléments constitutifs mais de simples unités absorbées dans un tout préexistant... Si après avoir absorbé tant d'éléments étrangers, nous n'en restons pas moins Anglais, c'est une preuve absolument certaine de la force de la vitalité anglaise, en notre milieu, vitalité assez puissante pour faire œuvre d'alchimie et transformer tous les autres éléments en un élément anglais ”.

Cet élément, aux Etats-Unis, c'est sûrement le Celte qui le constitue.

A la base du caractère américain, certains grands traits cependant sont restés anglo-saxons: l'amour du gain, l'esprit pratique d'entreprise, la curiosité des faits, l'exclusivisme dédaigneux, le mépris de l'étranger. Le Celte a commencé par emprunter à l'Anglo-Saxon ses goûts, ses aptitudes, ses préjugés, mais seulement dans la mesure où le lui permettait son tempérament; en imitant il a exagéré; l'esprit anglais se complait dans le positif, le Celte, lui, n'est heureux que dans le superlatif. Celui-ci a mêlé son enthousiasme, son exubérance, son amour de l'exagération au sens pratique, à la pondération, à la froideur britanniques. C'est dans cet amalgame qu'il faut chercher l'explication du caractère américain tel qu'il se manifeste surtout depuis cinquante ans.

Les différences, entre le tempérament anglo-saxon et le tempérament irlandais, avant les modifications énormes que la Réforme a fait subir au premier, n'étaient pas, du reste, très marquées. Les Anglais catholiques du temps de la reine Anne, les Anglais de la *Merry England* étaient

(1) Cité par M. C. Ellis Stevens, *les Sources de la constitution des Etats-Unis*.  
— Traduction de M. Louis Vossion (Paris, 1897).



gais, bruyants, fantasques. " Ils gesticulent, dit Taine <sup>(1)</sup>, ils jurent, . . . , ils plaisantent tout haut avec des mots recherchés, composites, colorés; bref, ils ont les manières énergiques, originales et gaies des artistes, la même verve, le même sans-gêne . . . les mêmes besoins d'imagination, les mêmes inventions saugrenues et pittoresques".

C'est la religion réformée qui leur a donné la physionomie particulière qui est devenue la leur; lorsque cette religion a sombré ils ont pu facilement reprendre, au contact du Celte, leur âme d'autrefois.

Dans certaines petites villes de la Nouvelle-Angleterre, où les puritains sont restés en majorité, ils sont encore religieux et austères, on les reconnaît facilement, ils n'ont rien de commun avec l'Américain typique d'aujourd'hui. Ils ont encore l'air anguleux, la voix un peu sacerdotale; ils ont conservé le pli rigide des lèvres, le sérieux impassible de l'expression, le maintien sévère.

Leur exclusivisme qui les a empêchés, à l'origine des colonies, d'exercer aucune séduction sur l'homme des bois, les a également empêchés de donner une empreinte définitive au caractère national, quelle qu'ait été, pendant deux siècles, leur influence sur les mœurs.

Il est certain que l'homme à l'esprit primesautier, à l'imagination féconde, aux impulsions chaleureuses, aux enthousiasmes vibrants possède une plus grande force d'attraction que le taciturne et l'austère, surtout lorsqu'il est le nombre.

L'influence de l'Irlandais opprimé et vaincu, s'est exercée, même dans la mère patrie, sur les Ecossais et les Anglais qu'elle a transformés en Irlandais. J'ai cité ailleurs l'affirmation, à ce sujet, d'un descendant d'Ecossais, M. Campbell <sup>(2)</sup>.

---

(1) *Histoire de la littérature anglaise*, vol. II, p. 5.

(2) Voir vol. Ier, p. 152.

Le duc d'Argyle, dans un livre d'ailleurs peu sympathique aux enfants de la verte Erin, fait la même constatation relativement aux Anglais. "C'est l'Irlande et ses usages, dit-il (1), qui ont fait ce qu'ils sont, qui ont façonné, non seulement les Irlandais natifs, mais dans une grande mesure, les Anglais établis dans le pays et qui ont réduit les deux races à un niveau de civilisation inférieur à celui qui prévalait dans tout le reste de l'Europe".

Certains traits de caractère, certaines habitudes typiques, mais sans importance au point de vue intellectuel, moral ou économique et que notent surtout les touristes à la recherche de détails amusants, se retrouvent tout le long de l'histoire américaine, jusqu'à nos jours. Ainsi l'amour des tires militaires qu'ont signalé à peu près tous les voyageurs qui ont visité les Etats-Unis depuis cinquante ans, existait dans la Nouvelle-Angleterre et les colonies du Sud au moment de la guerre de l'Indépendance. Nous trouvons à une douzaine d'endroits des voyages du marquis de Chastellux, la mention de colonels et de capitaines, dont la plupart étaient aubergistes. "Rien n'est plus commun, dit-il, que de voir un colonel, aubergiste". A Lichfield, dans le Connecticut, il loge chez le colonel Moorhouse; ailleurs, chez le colonel Griffin; en Virginie, chez le colonel Boswell, chez le capitaine Praxton, le capitaine Miller, etc., etc.

La curiosité de savoir ce que l'on pensait de l'Amérique en Europe, était aussi vive alors qu'elle l'est aujourd'hui; de même encore l'habitude de manger rapidement, de mâcher du tabac, etc., etc.

Le respect de la richesse était aussi absolu à l'époque coloniale que de nos jours. A Philadelphie, au temps du premier Congrès, Madame Robert Morris avait la pré-

---

(1) Duke of Argyle, *Irish nationalism*, p. 30.

séance sur toutes les autres dames de la capitale, parce que son mari en était le citoyen le plus riche" (1).

Aux colons du Sud nous devons particulièrement l'usage fréquent du revolver, qui prévaut dans l'Ouest et surtout dans le Sud-Ouest.

L'Allemand n'a guère exercé d'influence aux Etats-Unis, si ce n'est qu'il a contribué à généraliser l'usage de la bière, comme boisson nationale, et à rompre l'ennui des dimanches anglo-saxons. Peut-être lui sommes-nous également redevables de la multiplication extraordinaire des Américains qui s'intitulent "docteurs" et "professeurs". Il ne réussit qu'après deux ou trois générations, et, cela grâce sans doute au croisement avec d'autres races, à emboîter le pas à l'Irlandais; il ne devient en général ni politicien retors, ni chauvin bruyant; il s'habitue difficilement à l'exagération et à la vantardise. Aux champs, il est le cultivateur par excellence, le rude pionnier sobre, économe et prudent. Les villes où les gens de cette race se trouvent en majorité, comme Milwaukee et Saint-Louis, se reconnaissent facilement à un cachet particulier de vie sociale agréable, de bonheur intime, à leurs Bier-Garten et aux soirées silencieuses dans les grandes salles de concert. Les Allemands ont encore fourni aux Etats-Unis, deux de leurs chants nationaux, le *Hail Columbia*, composé par le maître de chapelle, Feil, de New-York, et le *Yankee doodle* qui est une vieille mélodie westphalienne.

"New-York, disait sir Charles Dilke (2), en 1869, a un cachet latin très marqué et la démocratie de l'Etat Empire est du type français, non du type anglais ou américain".

Peut-être Paris déteint-il encore quelque peu sur New-

---

(1) Chastellux, *Op. cit.*

(2) *Op. cit.*

York; car New-York est le port d'Amérique où entrent les navires de France; c'est la ville où s'acclimatent d'abord ses modes, où sont d'abord accueillis ses artistes, où se répandent surtout ses livres. Enfin, un grand nombre des membres de l'aristocratie new-yorkaise vivent une partie de l'année à Paris.

M. James Bryce observe qu'aux Etats-Unis toutes les villes se ressemblent: "Vous trouvez dans l'une, dit-il, (1); à peu près absolument ce que vous trouvez dans l'autre. A la Nouvelle-Orléans, le quartier créole (car le reste de la ville est banal) est délicieux, et rappelle la vieille France et l'Espagne, mais la France et l'Espagne étrangement modifiées sous ce nouveau climat". On prétend qu'en Californie, également, domine le caractère latin; car la colonie française et la colonie espagnole y sont fort nombreuses.

En dehors des Irlandais, les diverses nationalités qui ont émigré aux Etats-Unis depuis le commencement du siècle n'ont exercé, directement, aucune influence sur la formation de l'âme américaine, c'est-à-dire qu'elles ne lui ont rien donné d'elles-mêmes. Elles ont agi indirectement, ainsi que j'ai tâché de l'expliquer dans les chapitres précédents, par la manière dont elles ont subi l'absorption et se sont incorporées à l'ensemble préexistant.

Elles ne sont pas assez fortement groupées d'ailleurs et leur immigration est encore trop récente pour qu'elles aient pu laisser une empreinte quelconque sur le caractère national.

Les émigrés qui veulent devenir *Américains*, imitent l'Irlandais dans la mesure que leur permet leur tempérament et cherchent, autant que possible, à s'assimiler tout ce qui pour eux constitue le vrai "américanisme".

---

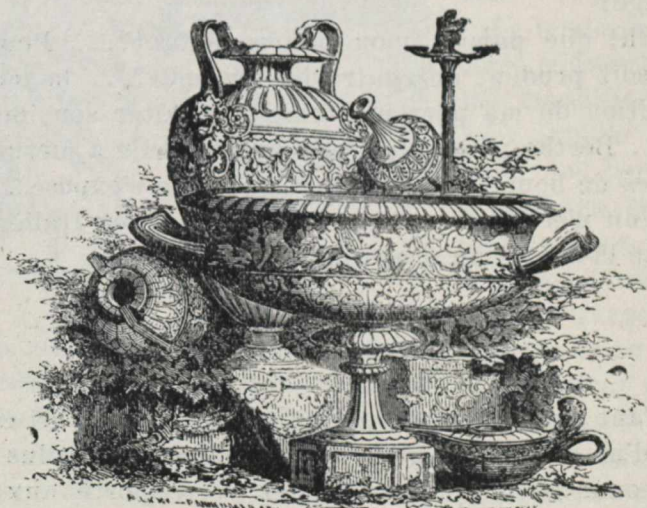
(1) *Op. cit.*

Les meilleurs éléments restent fidèles à leur langue et à leur religion.

Le principe de la survivance du plus apte va s'exercer pleinement. Les races les plus fortes, celles qui ont conscience d'avoir beaucoup de richesses précieuses à conserver, se maintiendront, si surtout les circonstances de groupement et d'organisation de leur permettent.

Les autres disparaîtront et absorberont à fortes doses l'esprit celtique.

*Edmond de Nevers.*



## LE SPHINX

---

(Suite)

Elle me regarda avec une expression indéfinissable et je vis errer, sur ses lèvres, un sourire énigmatique; mais elle garda le silence.

— Allons, bon! lui dis-je, voilà que, vous aussi, vous faites de l'égyptologie... vous prenez des airs de Sphinx.

Elle eut un second sourire énigmatique, accompagné d'un geste abandonné.

— Enfin, voyons, chère tante, laisserez-vous faire ce sot mariage?

— Eh! que puis-je, mon pauvre enfant?... Penses-tu qu'il soit prudent de contrarier ta sœur?... la moindre opposition de ma part ne ferait qu'exalter son imagination... Berthe n'est plus une enfant; elle a mesuré ses chances de bonheur, elle sait à quoi elle s'expose... D'ailleurs, on n'échappe pas à sa destinée... les Italiens ont inventé là-dessus un proverbe fort juste:

Mariages et évêchés  
Sont du ciel prédestinés.

— Tant que vous voudrez, mais nous sommes ici en présence d'un cas pathologique, et il faut aviser au plus vite... Pour commencer, si vous fermiez votre porte aux Dandillac?

— Pour cela, non.

Je restai abasourdi: ce sang-froid me démontait.

— Comment, repris-je, après une pause, vous allez continuer à recevoir ces gens-là ?

— Mon Dieu, oui... "ces gens-là" commencent à m'intéresser.

— Mais alors, c'est que vous êtes de connivence avec eux... c'est donc une gageure, une mystification...

— Tiens, tu m'ennuies... Laisse-moi... j'ai à écrire.

Elle égrena un petit rire perlé, comme une trille de rossignol, et me mit congrûment à la porte.



Tiens, tu m'ennuies.

Je sortis déconcerté, ahuri, n'y comprenant rien, mais ne me tenant pas pour battu et me promettant bien de faire bonne garde, à l'avenir.

Le lendemain de cette conversation, les Dandillac furent invités à dîner. Je leur fis grise mine, comme vous pensez, mais je remarquai que tante Margot se

montra aimable et polie à l'extrême. A partir de ce jour, les invitations se suivirent, les relations devinrent même plus assidues, à la grande joie de Berthe qui voyait là un encouragement à ses desseins. M. Dandillac avait-il deviné ses intentions ? Je ne sais ; ce qui paraissait évident, c'est que, désormais, il s'écoutait parler avec plus de complaisance, que ses dissertations visaient à l'effet, et que, dans l'admiration qu'il inspirait à Berthe, tante Mar-

got était maintenant de moitié. Elle, qui s'endormait sans scrupule dès qu'on entamait le chapitre des dynasties pharaonniennes, elle en vint à écouter les explications les plus prolixes dans le plus profond recueillement, avec une attention émue, à laquelle se mêlaient, par intervalles, d'aimables transports. Elle était comme saisie et toute palpitante; elle possédait mieux que personne l'art d'écouter avec les yeux. Elle ne fit aucune difficulté d'admettre que Moïse avait vécu sous Rhamsès II; elle parut charmée d'apprendre que la deuxième dynastie régna 302 ans, que Ménès était originaire de Thinis et que la grande pyramide à degrés fut bâtie par Kékéou par qui fut établi le culte du bœuf Apis, manifestation vivante du dieu Ptah. Elle éprouvait un enthousiasme de néophyte en se faisant initier aux sacrés mystères de la chronologie égyptienne; elle déclara que c'était la plus belle des sciences et le plus doux des passe-temps; elle jura d'apprendre à déchiffrer les hiéroglyphes.

Nous en étions là de nos relations avec les Dandillac, lorsqu'un événement imprévu vint faire, au cours de notre existence, une diversion qu'on me permettra de qualifier d'heureuse.

Un matin d'avril, pendant que nous ruminions avec Berthe, une promenade aux gorges de Franchard, nous vîmes entrer le facteur chargé d'une volumineuse correspondance à l'adresse de Mme Decourcelle. Quelques instants après, celle-ci venait à nous, la figure bouleversée, tenant à la main une lettre ouverte, bordée de deuil.

— Mes enfants, nous dit-elle, je reçois de mauvaises nouvelles... Mon frère, le général de Largentière, qui habite la Touraine, vient d'apprendre que son fils, capitaine d'infanterie de marine, a été grièvement blessé au Tonkin. On le ramène en France dans un état presque désespéré... Cette nouvelle a gravement affecté sa santé... Vous ne connaissez guère votre oncle, car pendant que vous gran-



dissiez, il guerroyait en Algérie... mais je sais de quelle pieuse vénération l'entourait votre défunte mère... C'était l'aîné de la famille, notre guide et notre conseiller. Aujourd'hui, je n'ai pas d'autre parent au monde... Il est seul, malade, découragé, et réclame instamment ma présence... J'aurais voulu lui apporter les soins que lui doit mon affection... mais, par une fâcheuse coïncidence, je reçois en même temps l'annonce de l'arrivée incessante de mes vieux amis les Jolibois... je ne puis donc quitter les Charmettes sans inconvenance et je suis vraiment navrée de ce contre-temps.

— Ne vous désolerez pas, ma tante, s'écria Berthe, prise d'une subite pitié, nous partirons à votre place.

— Je n'osais pas vous le demander.

— Et nous vous remplacerons de notre mieux, ajoutai-je, affecté de l'air désolé de notre bonne tante.

— Vous êtes d'excellents enfants, nous dit-elle d'une voix émue; je savais que votre cœur n'avait rien à envier à votre intelligence... Allez donc me remplacer auprès de mon malheureux frère, apportez-lui mes vœux et mes regrets, et dites-lui qu'au premier jour, j'irai vous rejoindre.

Nous jurâmes, sur le culte des ancêtres, de nous élever à la hauteur de notre mission sacrée et de remplir consciencieusement nos devoirs de famille envers un oncle que nous allions aborder pour la première fois.

Le lendemain matin, nous prenions le train pour Tours et nous débarquions, le soir même, dans la villa de M. de Largentière, prévenu par dépêche. C'était un grand et beau vieillard que ce vétéran des armées d'Afrique. Eten-du sur une chaise longue où le retenaient de cruelles infirmités, le front soucieux mais la figure éclairée d'un large sourire de bonté, il nous accueillit à bras ouverts, comme d'anciennes connaissances.

— Votre tante, nous dit-il affectueusement, m'a annoncé

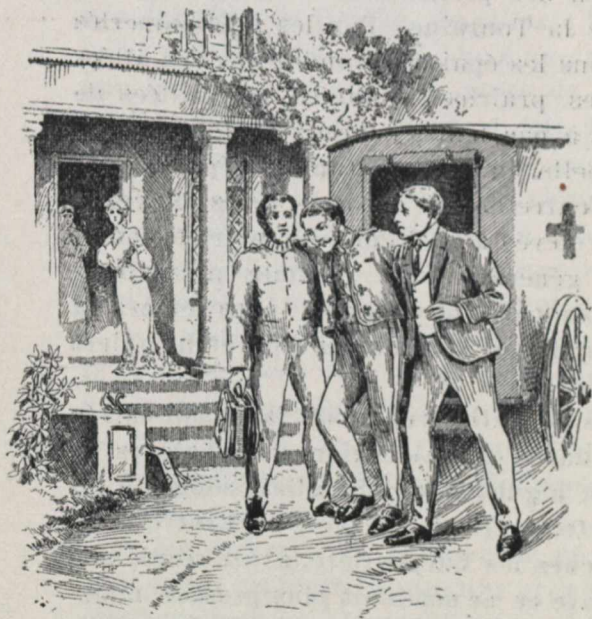
votre arrivée... Soyez les bienvenus... vous êtes ici chez vous... mais je vous préviens que le milieu n'a rien de gai... Je ne suis qu'un pauvre invalide, qui se meurt des blessures de son fils... Pourvu qu'il puisse revoir la terre natale!

Nous le consolâmes de notre mieux. Berthe, sortie de ses éternelles dissertations, semblait avoir retrouvé les véritables sentiments de sa nature féminine; ses paroles respiraient une bonté généreuse, elles avaient je ne sais quoi de tendre et de touchant, qui partait du cœur pour aller au cœur. La femme est un être de sensibilité exquise et c'est à cette sensibilité qu'elle doit ses plus nobles élans. "Sentir profondément, a dit Mme de Staël, inspire une grande bonté." C'est pourquoi le sentiment de la compassion, inhérent à la bonté, est une vertu plus particulièrement féminine. Qui jamais sut mieux adoucir les maux dont souffre l'humanité que ces anges de paix et de charité qu'on voit penchés au chevet des malades? Retirée au fond de cette retraite calme et reposante, seule en présence d'une grande douleur, Berthe reprenait possession de ses qualités natives. Empressée auprès de M. de Largentière, elle lui prodiguait les attentions les plus délicates avec un dévouement inlassable. Ces attentions exerçaient la plus heureuse influence sur le vieillard, toutes les fois qu'il la voyait venir au secours de son âme tourmentée. Dès qu'elle était là, sa figure rayonnait. Elle apportait avec elle comme une atmosphère de calme. Ces paroles étaient simples, mais une tendre compassion leur communiquait je ne sais quelle grandeur sereine qui agissait sur l'âme de ce père désespéré. Le besoin d'activité, qui se trouvait dans la nature de ma pauvre sœur, se manifestait ici sous une forme nouvelle: comme elle avait éprouvé le besoin de s'instruire, elle éprouvait maintenant le besoin de se dévouer.

Ce fut bien mieux quand, un beau matin, nous vîmes

tirer d'une voiture d'ambulance, le corps du malheureux officier qu'on ramenait des champs de bataille du Tonkin. La jeune infirmière ne tenait plus en place; elle allait, venait, se multipliait, dirigeant, en personne entendue, les efforts de Gertrude, la vieille bonne, et d'un domestique sexagénaire, m'encourageant moi-même à la besogne, afin d'éviter au blessé la moindre fatigue. A vrai dire, je m'at-

tendais à un spectacle beaucoup plus lamentable. On nous avait tellement préparés à une catastrophe, nous étions si préoccupés de ce héros atteint de blessures mortelles, que je trouvais, pour ma part, que ce survivant se portait, en somme, assez bien pour un moribond. Le visage accusait sans doute un peu de pâleur, mais les traits étaient fer-



Un beau matin, nous vîmes tirer d'une voiture d'ambulance.

mes et vigoureux, l'embonpoint en bonne et due forme. Le pied droit clochait légèrement une main paraissait rigide, les doigts étaient tant soit peu ankylosés; mais rien, en définitive, ne laissait supposer, au moins en apparence, un état capable d'inspirer les alarmes qui nous avaient si fort inquiétés à l'avance.

Ce fut à mon tour à me dévouer. Comme Berthe s'était constituée la garde-malade du père, je me constituai le

compagnon servant du fils. J'établis mon quartier-général dans une chambre attenante à la sienne et, à force de veilles, de soins, de pansements et de potions, j'eus la satisfaction, au bout de quelques semaines, de remettre debout ce jeune trompe-la-mort. Dès que le capitaine fut en état de marcher, je lui prêtai le secours de mon bras, et nous nous livrâmes alors à des promenades délicieuses à travers la campagne de la Touraine. Par les bois emperlés de rosée matinale, sous les épaisses frondaisons des allées ombreuses ou par les prairies veloutées, quadrillées de culture, nous allions à pas lents, heureux de fouler cette terre si riche et si belle, lui, me narrant les épisodes de sa campagne, moi, l'entretenant de mes rêves d'avenir, pendant que Berthe, élevée à la dignité de lectrice, tenait compagnie au vieux général. Nous vécûmes ainsi deux longs mois, deux mois pendant lesquels nous eûmes la consolation de voir renaître la santé, la joie et la gaieté dans cet intérieur désolé.

Cependant, le mois de juillet venait de faire son entrée triomphale sur les dates du calendrier, les chaleurs de l'été commençaient à aiguillonner; il fallait songer à retourner aux Charmettes. Tante Margot, sachant que la santé était revenue chez les Largentière, avait reculé son arrivée de date en date et ne semblait plus pressée, maintenant, de venir nous rejoindre. Mille et un prétextes la retenaient dans ses terres, où elle nous pressait de revenir. Je manquerais de franchise si je vous disais que ce retour me remplissait d'enthousiasme. Que me manquait-il dans cette solitude hospitalière? J'avais trouvé un compagnon de mon âge, une vie calme et bien remplie auprès de ces deux soldats, qui avaient noblement servi leur pays; j'avais, autour de moi, les riantes draperies de ce jardin de la France, le majestueux spectacle de toutes les merveilles de la création, je ne pouvais donc, si j'étais enclin à écouter le cri de la nature égoïste, que me laisser

aller au désir de prolonger le plus possible cette existence facile, conforme à mes goûts personnels. Mais les convenances étaient là; notre mission terminée, il fallait dire adieu à nos hôtes et désertier un toit où notre présence n'était plus qu'une superfétation.

Cependant, si l'idée de reprendre le chemin de Fontainebleau me laissait quelque peu indifférent, il n'en était pas de même de Berthé. Je m'étais flatté que cet éloignement providentiel aurait donné un autre cours à ses idées, que le temps, agissant en guise de calmant, aurait tempéré l'ardeur de son esprit et fait dévier une inclination qui ne pouvait prendre sa source que dans une exaltation cérébrale. Il n'en était rien; la perspective d'aller reprendre ses rébus archéologiques, de retrouver son antiquaire et ses antiquités la faisaient revenir à ses chimères et la comblaient d'une joie mal contenue.

— Vois-tu, me disait-elle, dans ses moments d'abandon, je suis née pour étonner la postérité. Il ne sera pas dit que le cerveau d'une femme restera réfractaire aux secrets de l'épigraphie. Je me suis juré d'en percer les mystères et de confondre mes contemporains par quelque découverte sensationnelle.

Je me contentai de hausser les épaules. Les idées avancées m'ont toujours inspiré une grande méfiance. Je n'aime pas beaucoup les têtes d'hommes sur des épaules de femmes, et les millionnaires d'esprit en jupons m'ont toujours paru sujettes à caution; non que je fusse partisan des théories du bonhomme Chrysale en matière d'économie ménagère, ni que je crusse l'intelligence féminine incapable de s'élever à la hauteur des connaissances transcendantes; mais je pense sincèrement que la culture intensive chez les filles d'Eve présente ce triple danger, de les faire sortir de leur rôle social, de développer en elles une sorte de curiosité malade, de les égarer, enfin, dans le domaine des exagérations, de les jeter dans le champ des

hypothèses, qui sont à-peu-près de la science, ou, si l'on veut, le trompe-l'œil de l'érudition, de même que le strass est le trompe-l'œil du diamant. Faire de nos filles, de nos femmes, de nos sœurs, des femmes instruites, à la bonne heure; mais en faire des femmes savantes, que Dieu nous en garde! Celles-ci ont prêté au ridicule, et si Molière pouvait revivre dans notre société bouleversée, que de jolis sujets de comédie n'auraient pas inspiré à la pointe acérée de sa plume de maître, certaines exagérations du féminisme moderne!

Toutes ces réflexions, et bien d'autres encore, suggérées par la bile, je les consignai par écrit et les envoyai sans tarder à ma tante, sous forme de style épistolaire. Au moment de rentrer à Fontainebleau, de nous remettre sous la protection de sa vigilance maternelle, je la suppliai d'intervenir, d'interposer enfin son autorité et de déjouer les projets d'une imagination en démenée; il y allait du bonheur, de l'avenir de Berthe dont elle était en quelque sorte responsable.

Ayant ainsi libéré mon âme, je bouclai mes malles et, le cœur plein d'appréhension, j'attendis le jour fixé pour le départ. Nous quittâmes enfin le doux ciel de la Touraine, comblés de prévenances, accompagnés des regrets ou des bénédictions de nos aimables hôtes. Le chemin du retour fut assez maussade; je crus devoir marquer mon mécontentement à l'ex-infirmière, redevenue une femme savante, par une certaine froideur, qui faisait contraste avec la chaleur de sa conversation.

Le lendemain matin, quand nous débarquâmes à Fontainebleau, la nature était dans toute sa splendeur; les champs, les bois, la forêt avaient revêtu leur royale parure qui est une joie pour les yeux. Contrairement à son habitude, tante Margot s'était abstenue de venir à la gare à notre rencontre, elle avait même négligé d'envoyer sa voiture au-devant de nous. Pourquoi cette abstention? C'é-

tait la première fois qu'elle se produisait et la constatation de ce fait me causa une surprise pénible.

Je fis charger nos bagages sur un vulgaire camion et, tenté par cette matinée radieuse, ne nous sachant pas attendus, je proposai à Berthe de gagner les Charmettes par la forêt, en simple fiacre. Nous errâmes longtemps dans ce labyrinthe de verdure, subjugués par la beauté du paysage. Les arbres ont une puissance communicative des plus intenses; ce sont les grands organes de la nature, les interprètes des saisons. S'ils forment partout un décor magnifique, ils gagnent dans la solitude des forêts, une majesté, une éloquence incomparables. On dirait des géants assis en conférence solennelle, ils causent entre eux, ils ont leur langue, leurs sentiments propres et, comme nous, ils expriment leurs joies et leurs tristesses, leurs soupirs et leurs sanglots; du haut de leurs branches, leur âme s'exhale en plaintives mélodies. Quelle musique peut se comparer à la leur, quand ils vibrent, sous l'archet du vent, comme les instruments puissants d'un orchestre magique?

Caressés par ces mélodies forestières, si suaves dans la saison estivale, nous gravîmes le plateau qui surmonte la route de Melun, nous cotoyâmes le flanc de la pittoresque Butte à Guay, pour arriver, en passant par la poétique fontaine Isabelle, au fameux belvédère de la Roche Eponge. Là, c'était le désert morne. Un moment, je mis pied à terre pour aller m'asseoir sur un de ces blocs millénaires, pendant que ma compagne s'amusait à herboriser. Je me sentais anéanti par ce que je pourrais appeler un océan de silence; ces blocs de la Roche Eponge sont des Titans; on dirait un monde de pierre gigantesque, fantastique, dont l'existence, morne et mystérieuse, semble s'identifier avec l'existence de la forêt. J'aurais voulu revenir seul, le soir, au coucher du soleil, au crépuscule, au clair de lune, pour partager plus longtemps la vie de

ces êtres aussi mystérieux que solennels. Mais ma sœur vint m'arracher à ma rêverie, et nous reprîmes le chemin de Valvins, au petit trot de notre fiacre, qui zigzaguait à travers les sentiers. Au détour d'un long couloir de verdure, nous aperçûmes la façade des Dandillac; Berthe se pencha à la portière; elle me fit remarquer que la villa Heurteloup était hermétiquement close.

— Bah! lui dis-je dédaigneusement, on y cherche le secret de la pierre philosophale... Les savants, ce n'est pas comme le roi d'Yvetot, ils se couchent tard et se lèvent de même.

Nous arrivâmes enfin à la villa de Mme Decourcelle. A notre grand étonnement, elle était aussi silencieuse, elle paraissait aussi inhabitée que celle des Dandillac. Un domestique accourut au devant de nous et, après nous avoir introduits dans le vestibule, encombré de nos malles:

— Madame est partie depuis quelque jours, nous dit-il, sans nous laisser d'instructions.

Je tombai de toute ma hauteur; je connaissais tellement les habitudes casanières de ma tante, que ce brusque déplacement ne pouvait être causé que par un motif bien grave.

— Mme Decourcelle, demandai-je, ne vous a pas laissé d'adresse?

— Aucune. Elle nous a seulement recommandé de garder son courrier et de nous mettre à la disposition de Monsieur et de Mademoiselle, aussitôt qu'ils seraient de retour. Monsieur voudra bien nous excuser si nous n'avons pas été à sa rencontre, à la gare; nous ne l'attendions que par le train du soir.

— C'est bien, nous attendrons.

Nous nous regardâmes avec Berthe, le même point d'interrogation dans le regard. Tout cela était bien étrange... Que signifiait cette disparition subite pour une destination inconnue? Pourquoi cette conduite aux allures mys-



térieures? elle n'était guère dans les habitudes de la femme dévouée qui nous avait jusque-là intimement associés à son existence. Il y avait là une énigme dont la solution m'échappait.

— Voilà, dis-je à Berthe, de quoi exercer la clairvoyance de ton esprit; devine, si tu peux.

Mais nous avons beau nous creuser la tête, nous étions obligés de convenir qu'aucune raison plausible ne venait expliquer cette fuite étrange: l'énigme restait indéchiffrable.

En attendant l'heure du déjeuner, nous nous étions répandus dans le jardin et, assis sous la charmille épaisse, toute parfumée de jasmin et de clématite, nous parcourions négligemment les journaux du matin, à la recherche des nouvelles du jour. Tout à coup, Berthe tressauta; je la vis pâlir affreusement, pendant que, d'une main convulsive, elle essuyait les grosses gouttes de sueur qui perlaient sur son front.

— Qu'y a-t-il? m'écriai-je, effrayé de sa pâleur.

Elle me tendit l'*Echo de Paris*, et d'une voix à peine distincte, le doigt marquant le passage:

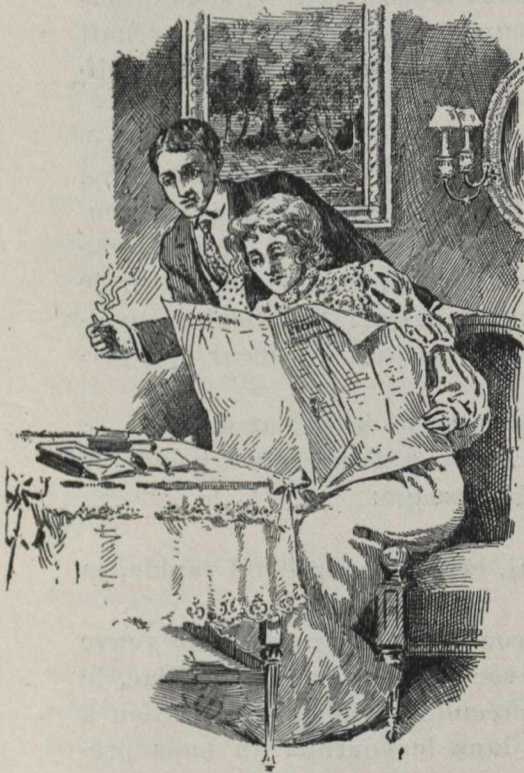
— Lis, me dit-elle.

Je m'emparai du journal, et d'un coup d'œil rapide, je lus à l'endroit indiqué:

“ On nous annonce le prochain mariage de Mme veuve Marie-Anne Decourcelle avec M. Raymond Dandillac, le savant orientaliste. La cérémonie religieuse aura lieu à Saint-Pierre de Chaillot, dans le courant du mois prochain.”

Je restai confondu; l'énigme tournait au vaudeville. A vous dire vrai, je ne savais quelle contenance tenir; fallait-il rire, se plaindre ou se fâcher? Tour à tour, je portai mes regards sur ma pauvre sœur, sur le journal dénonciateur, sur le feuillage de la charmille, sur le sable des allées, embarrassé de ma personne, paralysé dans mes

idées qui tournaient confuses dans mon esprit. Un instant, je fus pris d'un sentiment de compassion pour la pauvre désillusionnée, qui venait d'être frappée si brutalement dans ses espérances; mais, à la réflexion, je me demandai si cet impromptu matrimonial, après tout assez plausible, ne cachait pas un calcul, et si tante Margot, en



Elle me tendit l'*Echo de Paris*.

convolant en secondes noces, ne se jetait pas bravement à l'eau pour sauver sa nièce. Celle-ci, le premier moment d'émotion passé, après avoir été tentée de crier à la trahison, paraissait maintenant se raidir contre ses propres impressions. Elle affectait un calme olympien et son visage avait repris son expression naturelle.

— Allons, lui dis-je, en guise de consolation, "l'amertume est le lait des forts"... C'était écrit..., il faut en prendre ton parti; nul n'échappe à sa destinée.

Et je lui servis d'un trait, ce proverbe de tante Margot dont je reconnaissais maintenant toute la justesse:

Mariages et évêchés  
Sont du ciel prédestinés.

Mais voilà que cette grande extravagante se mit à me rire au nez et me gratifia d'un accès de gaîté, comme j'en ai rarement rencontré chez les gens hilares,

— Ah! mon pauvre Jean, clamait-elle, en se pâmant, épargne-toi des banalités ridicules... je suis mieux trempée que tu ne penses... je n'en veux pas à tante Margot, au contraire!...

La mobilité d'esprit est un des attributs de la femme; on la croit attachée à une idée, elle paraît poursuivre un but avec une obstination longuement soutenue, tout à coup elle tourne sur elle-même, elle vire, elle vous dérouté, elle saute comme le cavalier aux échecs, d'une case à une autre, avec une facilité déconcertante. Au reste, nous sommes ainsi faits que ce que nous trouvons naturel chez nous, nous le trouvons ridicule chez les autres.

— Il me semble, dis-je à Berthe, que tu prends la chose assez gaîment... je ne te savais pas si philosophe.

— Que veux-tu? l'aventure est si nouvelle, le truc est si bien imaginé que je passe condamnation en faveur de l'esprit de l'auteur.

Et elle riait, elle riait d'un rire sec et nerveux, qui creusait deux fossettes sur ses joues recolorées.

— Soit, lui dis-je, je t'aime mieux ainsi. La gaîté, dans les circonstances fâcheuses, est souvent la meilleure preuve d'esprit. Laissons là la science et les savants... tu n'es pas d'âge à porter perruque. Maintenant, quels sont tes projets pour le reste de la journée?

— Mais je n'en ai pas... Je compte me reposer un peu, puis mettre un peu d'ordre à mes affaires.

— Je vais en faire autant; je te quitte... A ce soir.

Je lui mis un baiser sur le front et remontai dans ma chambre, très heureux du changement d'attitude de ma sœur, mais très intrigué de celui de ma tante. C'était vraiment se moquer que de nous traiter avec une telle désinvolture. Si bizarres que fussent les idées de Berthe, c'était renchérir sur celle-ci que de lui souffler son archéologue, avec la dextérité du prestidigitateur escamotant une noix muscade. De moins en moins, je parvenais à com-

prendre; les idées se heurtaient dans ma tête au point de m'empêcher de prendre le repos nécessité par une nuit de wagon. J'arpentais ma chambre à grands pas, interrogeant le plafond, regardant les meubles, comme si, connaissant le secret qui me tourmentait, ils pouvaient me donner la clef de l'énigme. Tout à coup, une idée me traversa l'esprit.

— Puisque ma tante, pensai-je en moi-même, ne m'a pas fait l'honneur de me mettre dans ses confidences, je serai peut-être plus heureux du côté des Dandillac. Vraiment, c'est à leur porte qu'il faut frapper, et peut-être qu'avec quelque dextérité, en attendant le recevoir des nouvelles de tante Margot, j'arriverais à connaître les circonstances qui ont présidé à ce projet d'alliance.

Décidé à en avoir le cœur net, je descendis clandestinement à l'écurie, je fis seller un cheval et, m'étudiant à faire le moins de bruit possible, je sortis par la porte du jardin qui donnait sur la forêt. Une fois en selle, je mis ma monture au galop sur le chemin de Heurteloup, avec la fièvre du reporter moderne courant à un interview sensationnel. J'arrivai au bout d'une heure à la porte des Dandillac et, mettant pied à terre, je m'apprétais à sonner, lorsque mon attention fut attirée par une grande pan-



J'arrivai à la porte des Dandillac.

carte, fixée sur un poteau indicateur et sur laquelle on avait écrit en belles majuscules :

## MAISON A VENDRE OU A LOUER.

Je poussai un cri de dépit; c'était vraiment jouer du malheur; j'en étais pour mes frais d'imagination et, de ce côté aussi, je perdais mon dernier moyen d'investigation. J'eus beau me suspendre au cordon de la sonnette, faire le tour de la propriété, inspecter les cours et les fenêtres, rien ni personne ne semblait s'apercevoir de ma présence. Je remontai à cheval et courus frapper à la porte du garde, dont la maison s'élevait sur les lisières d'un étang, à cent mètres de là.

— Les Dandillac? fit-il à ma question... Ah! oui, ces gens qui ramassaient des pierres et faisaient là-dessus des devinettes? Je ne sais, Monsieur, je crois qu'ils sont partis.

Je ne pus en tirer autre chose. De guerre lasse, je repris le chemin des Charmettes, ennuyé, déconfit, mortifié, dans l'attitude d'Hippolyte sortant des portes de Trézènes. Je m'aperçus, en arrivant, que j'avais été chercher bien loin une explication qui m'attendait à ma porte. A peine avais-je mis pied à terre, que le valet de garde me remit une lettre volumineuse dont l'enveloppe portait l'écriture de ma tante. Je l'ouvris fièvreusement et la dévorai du regard. Voici ce qu'elle contenait :

Paris, le 10 juillet 188...

“ Mon cher Jean,

“ Cette lettre vous trouvera, sans doute, aux Charmettes, très étonnés de mon absence, plus intrigués encore de mon silence. Des événements si importants se sont succédé depuis quelques jours, avec une telle rapidité, qu'il m'a été matériellement impossible de prendre ma bonne plume

de Tolède pour vous en faire le récit. Je le regrette infiniment, car cela a pu vous mettre martel en tête. Or, je n'aime causer ni désagréments, ni soucis; c'est la pire des maladies, quoiqu'on n'en meure pas.

“ Et d'abord, que je vous mette en garde contre un bruit ridicule qui a circulé dans un certain monde et qui a trouvé de l'écho jusque dans la presse: on m'a mariée à M. Raymond Dandillac, le savant orientaliste qu'on devait couronner à l'Institut, et que tu as pris en grippe du jour où il a plu à ta sœur de jeter ses regards sur lui. Mon cher enfant, les histoires de ce genre sont sujettes à caution, et je vous engage à ne les accepter que sous bénéfice d'inventaire. Vous les écarterez dédaigneusement quand vous saurez que c'est un ballon d'essai, parti de la villa Heurteloup, sous l'inspiration intéressée de certains archéologues à l'imagination gonflée, mais à la bourse plate.

“ Ce qu'il y a de vrai, mon cher Jean, c'est que ce mariage répondait exactement aux vues de M. et de Mlle Dandillac.

*Gustave Cirilli.*

(A suivre)



## A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

M. Chamberlain et sa commission fiscale. — Sa correspondance avec le duc de Devonshire. — L'association libérale-unioniste. — Situation embarrassante de M. Balfour. — Le conflit russo-japonais. — En France. — Henri Brisson, président de la chambre. — Un échec de Jaurès. — Toujours l'ostracisme. — Une nouvelle loi contre les congrégations. — L'école sans Dieu. — Belles paroles de Victor Hugo. — M. Combes et le Saint-Siège. — Sombres perspectives. — Un article d'Edouard Drumont. — Les livres de l'abbé Loisy à l'Index. — Le "Loisysme". — Le soixantenaire de M. Eugène Veuillot. — Deux *motu proprio* du Pape. — Au Canada.

Monsieur Chamberlain est décidément très habile et très hardi. C'est un coup d'éclat que la création de la grande commission fiscale dont il a pris l'initiative. Sorti par sa propre volonté du gouvernement, il agit quand même en homme de gouvernement. Il organise une commission extra-parlementaire, composée d'hommes considérables par leur position financière, commerciale, politique, et par leur compétence économique, et il lui demande d'étudier le problème fiscal. Elle comprend 68 membres qui ont répondu avec empressement à l'appel de l'ex-secrétaire des colonies. Sa première séance a eu lieu à Londres, le 15 courant. M. Chamberlain en a ouvert les délibérations par un discours dans lequel il a exposé l'objet que l'on se propose d'atteindre: c'est-à-dire trouver par quelle méthode la réforme du tarif peut être accomplie sans produire aucune perturbation dans les affaires.

Les journaux de Londres viennent de publier la correspondance échangée entre le duc de Devonshire et M. Chamberlain au sujet de l'association libérale-conservatrice, fondée en 1886, pour résister au projet de Home Rule formulé par M. Gladstone, est maintenant divisée relati-

vement à la question fiscale. Elle a toujours eu à sa disposition des fonds considérables qu'elle distribuait aux associations locales et aux candidats de sa nuance, pour les aider dans leurs luttes. Maintenant, comment une telle distribution pourra-t-elle se faire lorsque l'unité de l'association est compromise, et que ses membres sont à couteaux tirés sur une question de la plus haute importance? Le duc de Devonshire appelait l'attention de M. Chamberlain sur l'opportunité de dissoudre l'association. Celui-ci n'est pas de cet avis. Dans une lettre écrite le 22 décembre, il propose une conférence des représentants des associations libérales-unionistes afin de prendre un vote relativement à la direction du comité central. La majorité décidera quelle ligne de conduite doit être suivie, et la minorité se retirera si elle le veut pour former une autre organisation. A cela le duc répond que l'association a manifestement fait son temps et que dans la présente situation politique, le mieux pour elle c'est de se dissoudre avec aussi peu de récriminations que possible. M. Chamberlain réplique que telle n'est pas son opinion, qu'il estime au contraire le maintien de l'association désirable et qu'une assemblée devra être convoquée sous peu pour en arriver à une décision. Commentant cette correspondance le *Telegraph* de Londres dit que l'immense majorité des unionistes marche avec M. Chamberlain.

Le 11 janvier ce dernier a prononcé un discours au banquet des bijoutiers, à Birmingham. Il a parlé assez longuement de la guerre sud-africaine, et a répété ses arguments au sujet de l'attitude de l'Angleterre envers ses colonies. "J'admets que je suis un visionnaire, s'est-il écrié, j'ai la vision d'un grand empire menacé de tomber au rang de puissance de cinquième ordre, mais reprenant son essor avec une nouvelle jeunesse vers un avenir plein de grandeur."

Le même jour, M. Balfour a parlé à Manchester. Le



*Standard*, organe conservateur, analysant son discours, dit que le premier ministre ne s'est pas compromis quant au tarif de faveur, parce qu'il voit que le peuple anglais ne veut pas taxer sa nourriture, et que les colonies ne veulent pas abaisser les barrières fiscales derrière lesquelles elles élèvent leurs industries manufacturières.

\* \* \*

A l'heure où nous écrivons, tous les diplomates de l'univers ont les regards fixés vers l'Orient. D'un jour à l'autre la guerre peut éclater entre la Russie et le Japon, et produire bien des bouleversements. La Russie ne veut pas évacuer la Mandchourie, elle aspire à exercer une influence prépondérante en Corée, elle menace les intérêts japonais par ses armements poursuivis depuis des mois. Voilà en peu de mots les causes de la crise actuelle. Personnellement, le tsar est favorable à la paix. Il n'est pas probable que la Russie commence les hostilités. Son attitude est plutôt défensive. C'est au Japon à attaquer. Si la guerre éclate, les premières rencontres auront lieu sur mer.

Un correspondant de l'*Univers* lui écrivait de Chine, en date du 4 novembre: "La guerre se fera-t-elle? Comme le dit fort bien un rédacteur de l'*Echo de Chine*, la guerre se fera peut-être, mais plus tard, maintenant nous ne pouvons croire à sa possibilité. Les Japonais feraient bien d'envisager de sang-froid le pour et le contre d'une guerre avec la Russie. Seraient-ils vainqueurs ou vaincus? C'est un cas très problématique, vu les forces navales de la Russie en Extrême-Orient. Russie: 50 unités: dont 8 cuirassés, 12 croiseurs; 203,946 tonnes et 964 canons; Japon: 64 unités: dont 6 cuirassés, 22 croiseurs, 242,650 tonnes et 872 canons. Les forces sont à peu près égales: il reste à mettre en ligne la valeur et le nombre des équipages; enfin ce qui est capital, la Russie a l'immense avantage

d'un magnifique point d'appui et de ressources financières."

Espérons, malgré toutes les apparences, que les influences pacifiques vont prévaloir.

\* \* \*

A la rentrée du Parlement, en France, M. Henri Brisson, candidat des groupes de gauche qui forment la majorité ministérielle, a été élu président de la chambre des députés. M. Brisson est un sectaire sans alliage, et un franc-maçon de haut rang. C'est lui qui fait à la tribune le signe de détresse maçonnique quand les ministères jacobins sont en péril. On l'appelait jadis l'*austère* Brisson. Il a été plusieurs fois président de la chambre et premier ministre. La France chrétienne n'a pas d'ennemi plus stupidement acharné à sa destruction.

Les groupes ministériels, il est bon de le rappeler, sont au nombre de quatre: les socialistes, les radicaux-socialistes, les radicaux, l'union démocratique. Ce dernier groupe a parfois des vellétés de résistance à la politique brutale de M. Combes; mais il est dominé et intimidé par les autres. Son chef, M. Etienne, aurait eu quelque chance d'arriver au fauteuil présidentiel, mais les meneurs de l'extrême-gauche, Jaurès en tête, ont imposé le lugubre Brisson. Les membres de l'union démocratique se sont-ils donné la satisfaction d'une revanche lorsqu'il s'est agi de la vice-présidence? C'est probable, car M. Jaurès, qui était sur les rangs, n'a pas été élu, quoiqu'il ait rempli ces fonctions l'année dernière.

Un des plus importants projets de loi qui vont être discutés durant la présente session sera la nouvelle mesure d'ostracisme décrétée par les loges. C'est la mise hors l'éducation de toutes les congrégations religieuses, sans exception. Voici les deux premiers articles de ce bill:

" Article premier.—L'enseignement primaire, secondaire et supérieur est interdit en France aux congrégations.

“ Sont abrogées toutes les dispositions contraires des lois, décrets, ordonnances et autres actes des pouvoirs publics.

“ En conséquence, les statuts approuvés des congrégations autorisées en vue d'aider à l'enseignement sont et demeurent annulés en totalité ou dans celles de leurs parties qui autorisent ces congrégations à se consacrer à l'enseignement.

“ Art. 2.—Tous les établissements congréganistes enseignants seront fermés dans un délai de cinq ans au maximum à compter du jour de la promulgation de la présente loi. L'article 70 de la loi de finances du 30 mars 1902 est abrogé.

“ Cette fermeture sera effectuée aux dates qui seront fixées pour chaque établissement, par une simple mise en demeure du ministre de l'intérieur et des cultes notifiée dans la forme administrative.

“ Ces prescriptions s'appliquent non seulement à tous les établissements des congrégations et communautés qui, d'après leurs statuts, sont exclusivement enseignantes, mais encore aux établissements qui, bien que dépendant de congrégations autorisées par leurs statuts en vue de buts différents, étaient, en fait, exclusivement consacrés à l'enseignement à la date du 1er juillet 1903, ainsi qu'aux parties enseignantes des établissements mixtes de ces mêmes congrégations, à l'exception, toutefois, des écoles qui seraient exclusivement réservées aux enfants hospitalisés dans les dits établissements.

“ Elles visent indistinctement les congrégations autorisées et celles encore en instance d'autorisation par application de la loi du 1er juillet 1901, et dont les demandes sont d'ores et déjà rejetées en tout ce qui concerne l'enseignement par l'effet de la présente loi.”

L'article 3 s'occupe de la liquidation — lisez spoliation

— des biens des congrégations. L'article 4 pourvoit aux pénalités qui seront infligées aux réfractaires. L'article 5 fixe un délai de deux ans pour les actions à raison de donation ou legs faits aux communes et aux établissements. Comme on le voit, ce projet odieux a pour but d'expulser des écoles, de l'enseignement à tous les degrés, tous les religieux et toutes les religieuses de France. Arrière les Frères! arrière les Sœurs! arrière tous les éducateurs et toutes les éducatrices qui, par leur vocation, par leur zèle, par leur amour des âmes, par leur discipline, leur formation et la sainteté de leur vie donnent à la société et aux familles les plus hautes et les complètes garanties d'efficacité et de succès!

L'objet que poursuit la secte avec une scélérate persévérance, c'est l'école sans Dieu. Chasser la religion de l'éducation, voilà l'œuvre par excellence à laquelle tous les janissaires des loges dévouent leurs énergies. Quelle folie, quel crime envers la patrie que de travailler à façonner des générations purement matérialistes, sans aspirations vers l'infini, sans espérance d'immortalité! L'un des demi-dieux des maîtres actuels de la France, celui dont le cercueil triomphal fut porté au Panthéon dans une apothéose inouïe par la troisième République, Victor Hugo, proclamait naguère du haut de la tribune la nécessité de l'élément religieux dans l'éducation. Rien de plus à propos, nous semble-t-il, que de citer ici cette page trop peu connue, et que M. Armand Fresneau exhumait récemment au cours d'une étude rétrospective sur le vote de la loi Falloux :

“ Loin que je veuille proscrire l'enseignement religieux, je le crois plus nécessaire que jamais aujourd'hui. Plus l'homme grandit, plus il doit croire. Il y a un malheur dans notre temps; je dirai presque: il n'y a qu'un malheur: c'est une certaine tendance à tout mettre dans cette vie. En donnant à l'homme pour fin et pour but la vie terrestre,

la vie matérielle, on aggrave toutes les misères par la négation qui est au bout; on ajoute à l'accablement des malheureux le poids insupportable du néant; et de ce qui n'est que la souffrance, c'est-à-dire une loi de Dieu, on fait le désespoir. De là, de profondes convulsions sociales.

“Messieurs, certes, je suis de ceux qui veulent — et personne n'en doute dans cette enceinte — je suis de ceux qui veulent, je ne dis pas avec sincérité... le mot est trop faible... je veux avec une inexprimable ardeur et par tous les moyens possibles améliorer en cette vie le sort matériel de ceux qui souffrent: mais je n'oublie pas que la première des améliorations, c'est de leur donner l'espérance. Combien s'amointrissent des misères bornées, limitées, finies après tout quand il s'y mêle une espérance infinie! Notre devoir à tous, législateurs ou évêques, prêtres ou écrivains, publicistes ou philosophes, notre devoir à tous, c'est de dépenser, de prodiguer sous toutes les formes toute l'énergie sociale pour combattre et détruire la misère; et en même temps, de faire lever toutes les têtes vers le ciel: c'est de diriger toutes les âmes, c'est de tourner toutes les attentes vers une vie ultérieure, où justice sera faite, où justice sera rendue. Disons-le bien haut: personne n'aura injustement ni inutilement souffert. La mort est une restitution. La loi du monde matériel, c'est l'équilibre: la loi du monde moral, c'est l'équité. Dieu se retrouve à la fin de tout. Ne l'oublions pas et enseignons-le à tous: il n'y aurait aucune dignité à vivre, et cela n'en vaudrait pas la peine, si nous devions mourir tout entiers. Ce qui allège la souffrance, ce qui sanctifie le travail, ce qui fait l'homme bon, sage, patient, bienveillant, juste, à la fois humble et grand, digne de l'intelligence, digne de la liberté, c'est d'avoir devant soi la perpétuelle vision d'un monde meilleur, rayonnant à travers les ténèbres de cette vie.

“Messieurs, quant à moi, j'y crois profondément, à ce

monde meilleur! et, je le déclare ici, c'est la suprême certitude de ma raison, comme c'est la suprême joie de mon âme. Je veux donc sincèrement, je dis plus, je veux ardemment, l'enseignement religieux, mais l'enseignement religieux *de l'Eglise.*"

Cette magnifique déclaration, cette éloquente profession de foi tombait des lèvres de Victor Hugo, le 15 janvier 1850. Sans doute, depuis cette date, le grand poète lui a fait succéder bien des blasphèmes, couronnés par la suprême et navrante impiété de sa mort. Mais elle demeure comme un éclatant témoignage rendu à la vérité par le Maître devant qui ont fumé durant un quart de siècle tous les encensoirs de la libre pensée.

Avec la nouvelle loi, M. Combes calcule que, dans cinq ans, il aura détruit sans retour l'enseignement congréganiste. Cela coûtera, suivant lui, dix millions par année. On peut doubler ce chiffre; mais est-ce payer trop cher un aussi beau triomphe?

Cependant déchristianiser l'éducation ne suffit pas à la gloire du sinistre malfaiteur qui tient entre ses mains les destinées de la noble nation française. Il lui faut encore décatholiciser la France en brisant les derniers liens qui l'attachent officiellement à l'Eglise. Les dépêches nous annoncent qu'il entreprend cette nouvelle campagne. Nos lecteurs se rappellent peut-être la question du *nobis nominavit* que nous avons exposée ici il y a quelques mois. Le gouvernement prétend avoir le droit de nommer des évêques sans entente préalable avec le St-Siège, et il ne veut pas reconnaître les bulles pontificales conférant l'institution canonique, si elles contiennent les mots *nobis nominavit*. Trois évêques ont été nommés sans entente avec le Vatican, et les bulles de deux autres évêques agréés par Rome n'ont pas été acceptées par le gouvernement parce que le *nobis nominavit* s'y trouve. Nous avons expli-

qué plus au long la portée réelle de cette grave difficulté, dans notre chronique du mois d'avril 1903. Il y aura bientôt deux ans que ces évêchés sont sans titulaires et la question n'est pas réglée. M. Combes vient de faire annoncer qu'il entend la trancher à sa façon. Nous reproduisons la dépêche publiée par les journaux quotidiens :

“ Rome, 15. — Le gouvernement français a adressé au Vatican une note de la nature d'un ultimatum, concernant la nomination d'évêques aux cinq sièges épiscopaux vacants en France. La note dit, en substance, que le pape doit approuver les choix du gouvernement français. Autrement, les nominations seront annoncées officiellement et ce, sans qu'il soit nécessaire de recevoir l'approbation du Souverain Pontife. De plus, le nonce papal sera obligé de quitter Paris, et il sera défendu au clergé de percevoir le denier de St-Pierre, dans les églises. Cependant, le concordat ne sera pas encore répudié.”

Quelle impudence! Le concordat ne sera pas encore répudié, mais on en violera effrontément l'esprit. Aucun concordat n'a conféré à l'Etat le pouvoir d'instituer des évêques. Et M. Combes aura beau se dresser sur ses ergots, enfler la voix, rouler des yeux menaçants: il sera ridicule en même temps qu'odieux, mais il ne créera pas d'évêques sans le Pape et malgré le Pape.

Hélas! il est évident que l'Eglise de France n'est pas au bout de ses épreuves, et 1904 semble lui réserver de terribles crises. On se demande combien de temps encore le combisme va régner et sévir. Beaucoup de bons esprits se disent avec douleur que la situation est désespérée. D'autres font entendre malgré tout des paroles d'encouragement. Dans un article de fin d'année, après avoir dit que Paris manifesterait de nouveau, aux prochaines élections municipales, son amour de la liberté et sa haine de l'arbitraire, Edouard Drumont écrit les lignes suivantes:

“ En beaucoup de régions de province, la poussée libératrice sera plus longue à se manifester.

“ Pendant toute cette année encore, les Français resteront sous l'influence des breuvages empoisonnés de mensonges qu'on leur a versés si longtemps et si impunément, puisque les conservateurs avaient renoncé à avoir des journaux et se contentaient de bâtir des églises où ils étaient seuls à aller. Ces Français essayeront, néanmoins, de mettre un peu d'ordre dans leurs idées.

“ C'est vers 1905 seulement que se dessinera ce mouvement de retour à la santé morale qui, si tous les bons citoyens s'en mêlaient, prendrait bien vite une extension considérable.

“ Travaillez tous à cette œuvre, mes chers amis... Jugez les prétendus libres penseurs, non d'après ce qu'ils disent, mais d'après ce qu'ils font, et voyez s'ils ont réellement le respect de la liberté de la pensée.

“ Défiez-vous des *afficionados* de la Maçonnerie juive qui sont plus prompts aux délations, plus cauteleux et plus hypocrites que ceux de l'Inquisition. Et vive la France quand même!... ”

\* \* \*

Plusieurs ouvrages d'un écrivain, dont les publications ont créé beaucoup d'émotion dans le monde religieux depuis quelque temps, viennent d'être condamnés à Rome. Ce sont les livres suivants, de M. l'abbé Loisy: “ La religion d'Israël ”, “ l'Évangile et l'Église ”, “ Études évangéliques ”, “ Autour d'un petit livre ”, “ le Quatrième évangile ”. Dans ces différents opuscules, sous prétexte de faire de la critique historique, le téméraire exégète dénaturait étrangement le rôle et la personnalité auguste du divin Rédempteur. Il ébranlait l'autorité des Évangiles, il se livrait à des analyses hasardeuses sur les états d'âme et la conscience intime de Jésus-Christ à divers moments



de sa carrière, il enveloppait de nuages les origines de l'Eglise. Ces nouveautés, lancées dans le domaine de la discussion, au nom de la science, produisaient une funeste impression dans les rangs du clergé, et faisaient courir de sérieux dangers à la foi des simples. Les revues et les journaux catholiques s'en étaient émus. Quelques-uns leur avaient fait un accueil trop sympathique. D'autres les avaient combattus vigoureusement au nom de l'orthodoxie menacée. *L'Ami du clergé* avait publié une solide réfutation du système Loisy. L'abbé Maiguen, dans la *Vérité française* et l'abbé Gayraud dans *l'Univers*, en avaient aussi relevé les erreurs et signalé les périls. Comme la REVUE CANADIENNE s'adresse à un public sérieux, comprenant beaucoup de lecteurs qui s'intéressent à ces hautes questions, nous croyons opportun d'exposer brièvement quelle est la nature et la portée du "Loisysme". D'après l'abbé Gayraud, il se manifeste d'abord dans la négation de l'autorité historique des Evangiles. M. Loisy suppose démontré par la critique que ni le quatrième évangile ni les trois synoptiques n'ont, aux yeux des véritables historiens, la valeur de témoignages dignes de foi.

Les documents évangéliques étant ainsi estimés, il reste à extraire des synoptiques le christianisme primitif, la physionomie morale, la doctrine et l'œuvre de Jésus. C'est le travail de la critique. Elle découvre que Jésus prêchait l'avènement du royaume messianique attendu par les Juifs, et qu'il annonçait cet avènement comme tout proche, car les contemporains, notamment les disciples, devaient en être témoins. Il finit par affirmer qu'il était lui-même le Messie. Il le déclara hautement devant ses juges et fut condamné à mort pour cette prétention. Son erreur sur la proximité du règne messianique explique pourquoi il n'a pu songer à l'avenir ni surtout à la perpétuité du groupement de disciples qui s'était formé autour de lui; pourquoi il n'a point constitué de société religieuse organisée

et hiérarchisée; pourquoi il n'a pas fondé une religion, institué un culte; pourquoi enfin il n'a prêché ni une dogmatique ni un nouveau code de morale. D'après sa prédication, la foi au royaume des cieux et à sa mission personnelle, avec la pratique de la pénitence, devait suffire au salut, en ouvrant la porte du royaume.

Nous empruntons cette analyse du "Loisysme" à un article publié par l'abbé Gayraud dans l'*Univers* du 16 novembre. En voici la conclusion:

"Pour conclure ce long débat théologique, je résume ainsi mon jugement. Toujours, dans l'Eglise, on s'est servi des Evangiles comme de témoins dignes de foi de la vie, de la doctrine, des œuvres, de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ. M. Loisy leur ôte ce caractère et cette autorité. Toujours, dans l'Eglise, on a cru que Jésus lui-même avait affirmé sa divinité personnelle. M. Loisy soutient qu'il ne l'a pu faire, n'en ayant jamais eu conscience. Toujours, dans l'Eglise, on a professé que Jésus en personne avait jeté les fondements de la société religieuse qu'est l'Eglise catholique et déterminé de quelque manière les dogmes et les institutions chrétiennes. M. Loisy nous met en scène un Jésus qui ne prêche et ne veut que l'avènement du royaume messianique qu'il croit tout proche, et qui par suite ne songe pas à fonder pour l'avenir une société ni une religion nouvelle. Entre ce qui se pratique dans l'Eglise depuis le commencement et ce que prétend M. Loisy, la contradiction me paraît flagrante. L'Eglise a conscience de vivre du germe de vie apporté par Jésus-Christ et de développer en elle, par le dogme, la discipline et les rites sacrés, la pensée divine du Maître, toujours vivante *in eodem sensu et in eodem sententia*. Elle repoussera indignée quiconque, sous prétexte d'expliquer historiquement le lien qui la rattache à Jésus-Christ, fait d'elle une pure œuvre d'homme succédant à l'œuvre morte de Jésus."

Evidemment, M. l'abbé Loisy avait entrepris une œuvre dissolvante. Plusieurs évêques l'avaient déjà réprouvé, mais Rome n'avait rien dit, et l'auteur censuré avait eu l'insolence d'écrire que "la crosse est un bâton qui ne tue pas les idées". Dans le clergé il rencontrait malheureusement des approbateurs. M. l'abbé Bricout, directeur de la *Revue du clergé français*, essayait de le couvrir et d'atténuer ses audaces. MM. les abbés Klein et Naudet avaient pour lui des sympathies trop visibles. Une répression énergique devenait nécessaire. Léon XIII était, dit-on, sur le point de condamner M. Loisy, quand la maladie vint le terrasser. Sa mort a retardé de quelques mois la sentence imminente qui a été enfin rendue, le 16 décembre, après mûre délibération. Avant de ratifier le décret du Saint-Office, Pie X a voulu lire lui-même d'un bout à l'autre les ouvrages dénoncés. C'est le 19 décembre que le cardinal Merry del Val, secrétaire d'Etat, a communiqué, dans les termes suivants, au cardinal-archevêque de Paris, la condamnation portée contre les livres de l'abbé Loisy :

"Par ordre du Saint-Père nous devons faire connaître à Votre Eminence la mesure que Sa Sainteté a décidé de prendre relativement aux ouvrages du révérend abbé Alfred Loisy. Les erreurs très graves qui abondent dans ces volumes ont trait principalement à la révélation primitive, l'authenticité des faits et des enseignements évangéliques, la divinité et la science du Christ, la résurrection, la divine institution de l'Eglise, les sacrements.

"Le Saint-Père, profondément attristé et préoccupé des effets désastreux qu'ont produits et que peuvent encore produire des écrits de cette nature, a voulu les soumettre au tribunal suprême du Saint-Office. Ce tribunal, après mûre réflexion et une étude approfondie de la question, a formellement condamné les ouvrages de l'abbé Loisy, dans un décret du 16 courant, décret que le Saint-Père a pleine-

ment approuvé à l'audience du jour suivant, 17 courant.

“ Nous sommes chargé de transmettre à Votre Eminence la copie authentique de ce document, dont l'importance n'échappera pas à Votre Eminence.”

Interrogé, paraît-il, au sujet de l'attitude qu'il allait prendre, M. l'abbé Loisy aurait répondu: “ Je me soumetts entièrement à la censure qui me frappe, car je veux rester dans l'Eglise, et je n'ai point l'étoffe d'un Lamennais ou d'un Père Hyacinthe.” Tous les catholiques doivent faire des vœux pour que cette information soit exacte.

\* \* \*

Au commencement de cette année, M. Eugène Veillot, directeur de *l'Univers*, célébrait le soixantième anniversaire de son entrée à ce journal. Et il mentionnait ce fait dans une lettre qu'il adressait au Pape à la veille des solennités de Noël: “ Il y aura, disait-il, soixante ans, dans les premiers jours de l'an 1904 que, sur l'appel de Louis Veillot, mon frère, je me suis lié à *l'Univers*, par conséquent à la défense de l'Eglise. Dès lors ce journal refusa d'être d'un autre parti que du parti de Dieu. Toujours il se tint libre de toute attache politique et de tout esprit de classe.” Le Saint-Siège a répondu à M. Eugène Veillot par un bref dans lequel il le félicite cordialement, le loue de sa fidélité à l'Eglise et lui accorde, à lui et à ses collaborateurs, la bénédiction apostolique.

M. Eugène Veillot est âgé de quatre-vingt-cinq ans. Il a fourni une belle et noble carrière. Qu'il veuille bien accepter les félicitations respectueuses de la REVUE CANADIENNE.

\* \* \*

Les journaux catholiques d'Europe nous ont apporté un *motu proprio* du Pape, relatif à l'action populaire chré-

tienne. Le Saint-Père y promulgue en dix-neuf articles une sorte de règlement fondamental de cette action. Et il extrait le texte de ces articles des trois encycliques de son illustre prédécesseur: *Quod apostolici muneris*, *Rerum novarum*, et *Graves de communi*. C'est un document de la plus haute importance où sont proclamés une fois de plus les vrais principes qui doivent régir les relations du capital et du travail et empêcher la démocratie chrétienne de s'égarer. Ce *motu proprio* est daté du 18 décembre.

Pie X en a aussi publié un autre concernant la musique sacrée. Le Saint-Père recommande spécialement le chant grégorien. Il ne proscriit pas absolument la musique plus moderne pourvu qu'elle ne soit pas profane et n'ait pas un caractère théâtral. Il déclare que le chant liturgique appartient au chœur des lévites; le solo n'est pas interdit, mais ne doit être qu'un simple signe mélodique étroitement lié au reste de la composition. Il s'ensuit que des chœurs doivent être exclues les femmes; pour le soprano et le contralto on devra les remplacer par des enfants. Les fanfares ne doivent pas être admises dans les églises. Ce *motu proprio* est fait surtout pour Rome et est adressé au cardinal-vicaire.

\* \* \*

Au Canada la nouvelle du moment c'est que nous n'aurons pas d'élections générales cet hiver. Le gouvernement fédéral vient d'annoncer officiellement qu'il y aura dans quelques semaines une session, durant laquelle on devra soumettre aux chambres les modifications nécessaires au contrat du Grand-Tronc-Pacifique. Cette session s'ouvrira à la fin de février ou au commencement de mars. De sorte que, dans tous les cas, la lutte électorale n'aura certainement pas lieu avant l'été prochain.

En même temps, des remaniements ministériels ont été annoncés. M. Emmerson succède à M. Blair dans le ca-

binet fédéral comme ministre des chemins de fer et représentant le Nouveau-Brunswick. M. Bernier sort du cabinet et sera remplacé à la tête du département du revenu intérieur par M. Brodeur, l'orateur de la chambre des Communes. M. Blair devient président de la commission des chemins de fer et M. Bernier membre de cette commission. On mentionne M. Rodolphe Lemieux comme futur orateur de la chambre des Communes.

*Thomas Chapais.*

Québec, 19 janvier 1904.



## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

---

**LE SYMBOLISME DANS L'ECRITURE.** — Noms et Figures de Notre-Seigneur, par le R. P. DOM GEORGES LEGEAY, O. S. B. — 1 vol. in-18 jésus, 3 fr.

De nos jours, l'étude de l'écriture sainte a acquis une importance capitale. Peut-être se borne-t-on exclusivement à la critique des textes et à l'éclaircissement du sens littéral. C'est un travail nécessaire, sans aucun doute, mais il faut aller plus loin et pénétrer au delà de la lettre, jusqu'à Notre-Seigneur qui a dit de lui-même: " Il est nécessaire que s'accomplisse tout ce que la loi de Moïse, les prophètes et les psaumes ont dit de moi." (S. Luc, xxvi, 44.) S'inspirant de cette pensée profondément théologique, puisqu'elle est révélée, les Pères et les Docteurs de l'Eglise ont surtout cherché à découvrir, dans les Livres saints, la personne adorable du Sauveur. Dom Legeay qui, on le sait, les a étudiés d'une façon toute spéciale, a suivi la même méthode.

---

**UN MOINE.** — Le P. ANTONIN DANZAS, frère-prêcher, par le P. INGOLD. — Deuxième édition, revue et augmentée. — In-12; prix, 1 fr. (Librairie Ch. Douniol, 29, rue de Tournon, Paris).

"Le P. Antonin Danzas, dernier survivant des premiers compagnons du P. Lacordaire, a rendu pieusement son âme à Dieu il y a quatorze ans déjà. Provincial de France, fondateur de la province dominicaine de Lyon, artiste distingué et auteur des magnifiques verrières qui ornent l'église de notre couvent des Brotteaux, écrivain de talent et religieux exemplaire, sa biographie fort intéressante sera certainement accueillie avec joie par tous les amis de notre famille religieuse."

---

**LA DEFENSE DE LA LIBERTE DU CULTE A PARIS,** par M. l'abbé FONSSAGRIVES. — Prix, franco, 1 fr. (Ancienne maison Douniol, 29, rue de Tournon, Paris).

C'est une page d'histoire que M. Fonssagrives a écrite en retraçant dans *la Défense de la Liberté du Culte à Paris*, les envahissements de nos églises par des bandes révolutionnaires et anarchistes, à la solde ou tout au moins aux ordres du gouvernement. Page d'histoire qui semblerait une page de fable, si les documents qui foisonnent dans le livre de M. Fonssagrives n'étaient pas là pour affirmer l'authenticité des faits rapportés, que dis-je ? si nous n'en avions été témoins nous-mêmes !

---

**LES CELTES AU XIV<sup>e</sup> SIECLE.** — *Le Réveil de la Race*, par CHARLES DE GAULÉE. — Nouvelle édition avec Introduction, Notes et Additions de JEAN DE FUSTET. — 1 vol. in-12 (Librairie bretonne M. le Dault), 6, rue du Val-de-Grâce, 1903.

**LA COOPERATION**, par M. P. HUBERT-VALLEROUX, avocat à la Cour d'Appel de Paris. — 1 vol. in-12, de la "Bibliothèque d'Economie sociale." — Prix, 2 fr. (Librairie Victor Lecoffre, 90, rue Bonaparte, Paris).

Sous ce titre, *La Coopération*, M. Hubert-Valleroux donne à la Bibliothèque d'Economie sociale un livre d'un intérêt à la fois très scientifique et très pratique. Il a divisé son travail en deux études principales, l'une sur les sociétés de production, l'autre sur les sociétés de consommation. Un chapitre très rempli sur les coopératives agricoles traite aussi de la culture en commun, des achats et des ventes en commun. Toute l'expérience du siècle dernier, toute celle des peuples étrangers se trouve là condensée sous une forme précise, rapide et piquante.

**HENRI DIDON**, par JAEËL DE ROMANO. — 1 vol. in-16; prix, 3 fr. 50 (Librairie Plon-Nourrit & Cie, 8, rue Garancière, Paris). — A la Librairie Beauchemin, à Montréal.

C'est la vie du grand Dominicain que Jaël de Romano, dans le livre qu'il publie à la librairie Plon, a entrepris de nous faire connaître. Biographe à la fois très renseigné et très vibrant, l'auteur retrace de la manière la plus élevée et la plus saisissante l'existence admirable et éprouvée, le talent, la vertu de l'illustre moine. Il le suit avec une admiration passionnée depuis les premières manifestations de son talent jusqu'à ses "derniers rayons d'âme." Grâce aux nombreuses citations empruntées à ses lettres, le Père Didon nous ouvre ici sa pensée publique et privée; il revit en un mot devant nous avec toute sa force intellectuelle et morale, continuant ainsi l'œuvre d'apostolat moderne, à laquelle il avait voué sa vie.

A. L.

